

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1906

THÈSE

N°

244

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 3 Mai 1906, à 1 heure

PAR

Albert TRANNOY

ANCIEN EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

ANCIEN INTERNE DE L'HOPITAL SAINT-JOSEPH DE PARIS

MÉDAILLE DE BRONZE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

LA MYTHOMANIE

Étude psychologique et médico-légale

du Mensonge et de la Fabulation morbides

PRÉSIDENT : M. JOFFROY,

JUGES { MM. DIEULAFOY, { Professeurs
RAYMOND,
RENON, Agrégé

PARIS

IMPRIMERIE F. LEVÉ

17, RUE CASSETTE, 17

1906

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen. M. DEBOVE.
Doyen honoraire. M. BROUARDEL.
Professeurs honoraires . MM. DUPLAY, FARABEUF,
FOURNIER, JACCOUD.

Professeurs.		MM.
Anatomie		POIRIER.
Physiologie		CH. RICHET.
Physique médicale.		GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale		BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.		BOUCHARD.
Pathologie médicale	{	HUTINEL.
		BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale		LANNELONGUE
Anatomie pathologique		CORNIL.
Histologie		MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils		SEGOND.
Pharmacologie et Matière médicale		POUCHET.
Thérapeutique		GILBERT
Hygiène		CHANTEMESSE
Médecine légale		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie		DEJERINE.
Pathologie comparée et expérimentale.		ROGER.
	{	DEBOVE.
Clinique médicale.		LANDOUZY.
		HAYEM.
		DIEULAFOY.
Clinique des maladies des enfants.		GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale		JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux		RAYMOND.
	{	TERRIER.
Clinique chirurgicale.		BERGER.
		LE DENTU.
		RECLUS.
Clinique ophtalmologique		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires		GUYON.
Clinique d'accouchement.	{	PINARD.
		BUDIN.
Clinique gynécologique		POZZI.
Clinique chirurgicale infantile.		KIRMISSON.

Agrégés en exercice.

MM.	DEME LIN.	LAUNOIS.	PROUST.
AUVRAY.	DESGREZ	LEGREY.	RENON.
BALTHAZARD.	DUPRE.	LEGUEU.	RICHAUD.
BEZANÇON.	DUVAL.	LEPAGE.	RIEFFEL, chef
BRANCA.	FAURE.	MACAIGNE.	des trav. anat.
BRINDEAU.	GOSSET.	MAILLARD.	TEISSIER.
BROCA (ANDRÉ).	GOUGET.	MARION.	THIROLOIX.
CARNOT.	GUIART.	MAUCLAIRE.	VAQUEZ.
CLAUDE.	JEANSELME.	MERY.	WALLICH.
CUNEO.	LABBE.	MORESTIN.	
	LANGLOIS.	POTOCKI.	

Le Secrétaire de la Faculté : M. GRISEZ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JOFFROY

qui a bien voulu nous faire l'honneur
d'accepter la présidence de notre
thèse.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Externat des Hôpitaux

1900. M. le docteur PETIT, Médecin de l'Hôtel-Dieu.
1901. M. le professeur agrégé SCHWARTZ, Chirurgien de l'hôpital Cochin.
1902. M. le professeur agrégé CHAUFFARD, médecin de l'hôpital Cochin.
1903. M. le professeur agrégé DUPRÉ, médecin des hôpitaux, médecin en chef-adjoint de l'infirmerie spéciale du Dépôt près la préfecture de police.
1904. M. le professeur agrégé MACAIGNE, médecin des hôpitaux.
1905. M. le docteur POTHERAT, chirurgien de l'hôpital Broussais.

Internat de l'Hôpital Saint-Joseph

1905. M. le docteur MÉRIGOT DE TREIGNY, médecin de l'hôpital Saint-Joseph.
1906. M. le docteur LEROUX, médecin de l'hôpital Saint-Joseph, Service spécial des enfants.

A MES AUTRES MAITRES :

- M. le docteur SOUQUES, médecin des hôpitaux.
M. le docteur CHEVRIER, prosecteur des hôpitaux.
M. le docteur RATHERY, chef de clinique à la Faculté.
M. le docteur GUIBÉ, chef de clinique à la Faculté.

INTRODUCTION

L'étude psychologique et médico-légale du mensonge et de la fabulation morbides a été mise au point récemment, dans une remarquable leçon d'ouverture du cours de Psychiatrie médico-légale, par notre maître M. le D^r E. Dupré.

Cet auteur a isolé, sous le nom de *Mythomanie* (de : *μῦθος*, récit imaginaire, fable), *la tendance pathologique, plus au moins volontaire et consciente, au mensonge et à la création de fables imaginaires.*

Vivement intéressé par cet enseignement nouveau, c'est, sur ses conseils et sous sa direction, que nous avons entrepris l'étude de cette véritable entité morbide.

ÉTIOLOGIE. PATHOGÉNIE

Chaque individu traverse dans son évolution personnelle les divers stades organiques et psychiques parcourus par l'humanité dans le cours des âges. C'est en vertu de cette loi fondamentale de l'ontogénie que l'on retrouve les mêmes manifestations psychiques chez l'homme primitif et chez l'enfant.

« L'enfant est un primitif. Il arrive au monde avec le dépôt ancestral des étonnements et des peurs qui assaillirent l'humanité aux prises avec un univers qu'elle parcourait sans le comprendre ; et, par conséquent, il se montre à la fois curieux, car il désire savoir, et craintif, car il a le souci de vivre. » (E. Dupré.)

La curiosité et la crainte figurent parmi les principaux mobiles qui guident les actes de l'enfant. Ce dernier manque totalement, aussi bien dans le domaine sensoriel que dans le domaine psychique, des données de l'expérience ; celle-ci lui apportera peu à peu des points de comparaison et de contrôle, sources naturelles et indispensables de l'esprit critique, seul capable de réduire à de justes proportions les produits fantasmagoriques de l'imagination.

L'enfant est donc : craintif parce qu'il a le souci de vivre, curieux parce qu'il marche d'étonnement en étonnement, imaginatif surtout par inexpérience et par absence de points de comparaison. Crainte, curiosité, imagination, en font un être éminemment suggestible et disposé à donner libre

cours à une activité qui peut se traduire extérieurement de diverses façons.

L'*altération de la vérité* en est la manifestation la plus habituelle, comme l'a prouvé dans un travail récent Mlle Marie Borst. Il s'agit le plus souvent d'exagération de faits réels, accompagnée parfois de leur déformation par erreur de perception ou d'interprétation.

Le *mensonge*, négation volontaire et consciente de la vérité, est fonction de causes occasionnelles banales : crainte des punitions ou des ennuis, appétition de tel ou tel plaisir et accessoirement autres motifs : orgueil, malice, etc... ; mais il reconnaît pour véritable cause déterminante une aptitude mythique indéniable. C'est en vertu de cette tendance que tout devient alors prétexte à mensonge. Que les données de la suggestion interviennent, les faits, détournés de leur primitive signification, s'imposent, par la répétition de leur fausse interprétation, à la croyance sincère de l'enfant et on arrive, par le mécanisme de l'autosuggestion progressive, à une affirmation fausse, mais non volontaire comme primitivement.

La *simulation* constitue un stade plus avancé ; mensonge plus complexe, mais cependant assez fréquent chez l'enfant normal, elle est le plus souvent simple, éphémère et banale dans ses fins.

Avec la *fabulation* on atteint la forme la plus haute et la plus intéressante de cette activité si spéciale du psychisme de l'enfant. Cette tendance se traduit alors par l'invention spontanée d'aventures, narrées avec une assurance telle que la vraisemblance, plus ou moins respectée, est le seul élément qui puisse mettre à priori l'auditoire sur la voie d'une mystification. Aussi, le plus souvent intéressé par ces récits, dans lesquels l'enfant met une si grande puissance de suggestion, on encourage en quelque sorte, par l'attention et le succès qui accueillent le narrateur, cette activité

fertile en inventions qui vont sans cesse en se multipliant.

Tels les faits cités par Duprat dans son travail sur le mensonge :

Un enfant de six ans de Dinard (Ille-et-Vilaine) raconte fréquemment, avec une extraordinaire animation, des faits invraisemblables. « Il croit ce qu'il dit, écrit son instituteur, il voit ce qu'il dépeint ; il parle avec chaleur, ne rit jamais. Aussi l'écoutons-nous volontiers sans le démentir ! C'est notre petit poète, et nous ne voulons pas tuer en lui l'inspiration ! »

Une enfant de quatre ans, assistant au départ du bateau de Royan à Bordeaux, se met à conter en détails, avec une précision et une abondance surprenante, un voyage qu'elle prétend avoir fait en bateau jusque dans le centre de la France.

Cette activité mythique de l'enfant normal varie dans son mode d'extériorisation selon la formule psychique du sujet. C'est ainsi que chez les uns l'appétit de gloriole, de louanges est la cause occasionnelle de ces manifestations, tandis que chez d'autres c'est l'affectivité par besoin de tendresses. Tels les deux exemples cités encore par Duprat :

Une fillette, fréquentant l'école de la rue Quinault, narra avec complaisance un acte de probité qu'elle affirmait avoir accompli au cours d'une promenade au champ de Mars.

Une petite fille de neuf ans de la même école imagina la mort d'une petite sœur (qui n'existait pas) pour avoir le plaisir d'être consolée.

Il est aussi un facteur de la plus haute importance dans l'étiologie de la fabulation chez l'enfant, c'est la *suggestion étrangère* qui alimente et enrichit les produits de l'imagination du petit sujet. Les questions que provoque tel ou tel récit entraînent des réponses qui en dépendent étroitement et viennent encore ajouter leur élément au thème déjà si riche en manifestations mensongères. Nous verrons plus loin par quel mécanisme ce facteur entre en jeu d'une façon d'autant plus puissante qu'il intervient dans certaines

conditions psychiques du plus haut intérêt au point de vue médico-légal.

L'enfant est donc normalement et primitivement sous l'empire de cette activité mythique dont nous avons vu les causes prises dans les lois mêmes de l'évolution. Cette évolution suit-elle son cours, sous l'influence des données de l'expérience, l'enfant contrôle ses sensations, interprète justement ses perceptions ; le contact de la réalité apporte incessamment à ses premières impressions et aux premières créations de son esprit des éléments d'éducation.

La tendance mythique peut devenir pathologique par l'excès de durée et d'intensité, par le caractère anormal de ses manifestations. La mythopathie représente un *stigmatemajeur de dégénérescence mentale* et elle se montre toujours dans l'expression clinique qu'elle revêt étroitement associée à d'autres marques de *déséquilibre* psychique.

L'influence du sexe, l'hérédité directe ou atavique et souvent similaire, peuvent constituer aussi des éléments de modification de l'évolution normale.

Dans l'immense majorité des cas, les déséquilibrés mythomanes, même doués d'intelligence, sont des *débiles intellectuels* qui présentent des lacunes et des défaillances dans leurs jugements et leurs associations d'idées ; frappés d'infantilisme psychique ils raisonnent, comme le dit M. Dupré, à la manière des enfants et font preuve, dans leur esprit comme dans leur conduite, de manque de réflexion, de critique et de maturité ; les produits de leur activité mythopathique se ressentent de cette insuffisance intellectuelle : caducs et fragiles, comme des monuments mal construits, les romans imaginés par eux pèchent toujours par quelque endroit et s'écroulent facilement aux premiers efforts de la critique. Aucune fable durable ne saurait être édifiée par leurs seules ressources si n'intervenait pas toute une série de suggestions et d'inspirations fournies par la lecture de

romans ou de faits divers, les conversations et surtout les questions de l'entourage et de la famille.

L'activité mensongère, au lieu d'être une simple manifestation sans conséquence, un véritable jeu où se donne libre cours une exhubérance dans laquelle n'intervient pas encore d'élément réducteur, se met au service chez ces sujets anormaux des actes inspirés par les *tendances vicieuses*, perversions instinctives et morbides, produits d'une mentalité tarée.

La *vanité* constitue un élément presque constant du caractère des débiles déséquilibrés. Tandis que le débile simple se tient à sa place, le débile déséquilibré au contraire est poussé à satisfaire, sous l'influence de certaines incitations paroxystiques, des appétits vaniteux et des tendances mégalomaniaques qui s'extériorisent par des actes le plus souvent absurdes : inventions de fables étonnantes, d'aventures sensationnelles où le narrateur joue un rôle extraordinaire, faits qui donnent bien la mesure du défaut d'intelligence et de l'excès de vanité de ces infirmes congénitaux. L'importance de la vanité comme élément pathogénique est surtout mise en lumière dans l'adolescence, âge où les facultés intellectuelles assez développées sont susceptibles de fournir des matériaux suffisants à l'activité mythopathique excitée par la fanfaronnade et l'appétit de notoriété.

A ce besoin pathologique de gloriole s'allie parfois un sentiment de *malice*, puéril dans son fond et dans sa forme, qui pousse le malade à mentir, non seulement pour occuper la galerie et capter l'attention, mais aussi pour tromper l'entourage, les autorités, le médecin, l'opinion publique, simplement pour faire des dupes et se réjouir intérieurement des effets de ses mensonges. C'est là un état d'âme pathologique, qui a les plus grandes analogies avec ce que Dally a jadis décrit sous le nom de *délire malicieux*.

Nous entrons ainsi dans le domaine pathogénique de la

malignité, qui met en jeu une forme plus avancée de mythopathie. C'est l'instinct de destruction qui intervient ici depuis la simple malice jusqu'à la plus cruelle férocité. Eloignés des actes de violence par un tempérament essentiellement lâche, certains dégénérés traduisent leur perversion des instincts affectifs par des actes de médisance ou de calomnie ; ceux-ci aboutissent à l'hétéroaccusation ou à des œuvres complexes destinées à perdre la victime choisie par l'auteur de la fabulation. Ces sujets déploient dans l'organisation de leurs romans une richesse de ressources intellectuelles qui contraste étonnamment avec l'indigence foncière de leur esprit. Ici encore apparaît nettement l'influence de l'évolution qui leur confère ces qualités ancestrales : patience et ténacité dans la ruse et la dissimulation, spécifiques de la mentalité animale.

Enfin les appétits vicieux tels que la cupidité, la lubricité et, en général, toutes les formes de *perversité morale* sont autant d'éléments pathogéniques de ces états mythopathiques.

Mais ces différents éléments : vanité, malignité, appétits vicieux entrent rarement isolés dans la pathogénie de la mythopathie et souvent, sur le fond commun de l'égoïsme et de la débilité morale, l'élément pervers s'associe à l'élément vaniteux et surtout à l'élément malin.

A quelque ordre d'idées qu'il appartienne et quelles que soient ses qualités de logique, de vraisemblance et par conséquent de vitalité, naturellement proportionnelles au niveau intellectuel de son auteur, tout roman mythopathique s'inspire à ses débuts de circonstances ou vraies ou très vraisemblables. Parti de cette base souvent empruntée à la réalité il se développe en contractant avec elle de multiples rapports. Grâce à la complicité, inconsciente mais active de l'entourage, le fantôme puise dans la vie d'autrui sa propre vie et la fable prend corps. Ce processus peut-être rapproché

de ce qui se passe dans le domaine optique pour les dioramas, comme l'a si bien montré M. Dupré auquel nous empruntons cette comparaison imagée : « Le spectateur, en face des vastes horizons qui s'offrent à lui, ne peut dire où finit la réalité du sol qu'il touche du pied et où commence l'illusion du paysage qui s'étend devant ses yeux : l'art du peintre, en ménageant les transitions, a rendu impossible la distinction entre la nature et le tableau. Et cependant, l'immensité artificielle des perspectives, sur la toile de fond des dioramas comme dans le développement du roman mythopatique, commence à quelques pas du spectateur. Dans les deux cas, un peu de vérité dans le cadre et beaucoup d'art dans le tableau peut suffire grâce à la science des transitions, à donner la vie à tout un monde imaginaire. » Par la conformité logique qu'ils apportent entre leurs paroles et leurs actes empreints d'une sincérité et d'une conviction absolues, les grands mythopathes captent la confiance des personnes de leur entourage qui deviennent par leurs témoignages écrits et oraux, leurs démarches de toute nature, des agents de propagation active. Le spectacle de cette foi sincère et agissante entraîne les plus sceptiques et, l'auteur même du roman, dont la suggestibilité est un des caractères primordiaux, victime de la suggestion générale, finit par croire à la réalité de son œuvre et il marche à la tête d'un mouvement qu'il a déchaîné mais qu'il ne commande plus.

Ce processus de *psychopathie collective*, si judicieusement analysé par Vigouroux et Juquelier dans leur étude sur la Contagion mentale, nous montre bien la pathogénie de ces faits sociaux qui représentent l'aboutissant dans ses formes les plus complexes du syndrome morbide qui nous intéresse.

SYMPTOMATOLOGIE

Si le syndrome mythopathique reconnaît chez l'enfant comme chez l'adulte la même étiologie, ses manifestations cliniques diffèrent essentiellement avec l'âge. En effet, les conditions varient, tenant chez l'adulte à la nature et à l'importance des intérêts en jeu, à la complexité des situations sociales et surtout au plus haut degré de développement intellectuel du sujet s'alliant à la plus grande richesse des associations morbides. Néanmoins pour éviter les répétitions nous ne scinderons pas la description de ces manifestations, nous réservant au contraire de montrer, par les observations que nous rapporterons, l'évolution de la maladie aux différents âges.

La mythopathie, constituée, chez l'enfant comme chez l'adulte, par l'excès de durée et d'intensité et le caractère anormal des manifestations physiologiques, se montre donc toujours comme nous l'avons vu, dans l'expression clinique qu'elle revêt, étroitement associée à d'autres marques de déséquilibre psychique. Ce sont ces tares intellectuelles affectives et morales qui commandent l'évolution du syndrome, inspirent les actes et dirigent la conduite des sujets.

L'activité mythopathique revêt chez l'adulte comme chez l'enfant plusieurs formes cliniques correspondant aux formes étiologiques.

La tendance à *l'altération de la vérité* par exagération, atténuation, déformation des faits réels ou addition de

faits imaginaires, se manifeste ici non seulement par l'infidélité, plus ou moins flagrante quoique involontaire, dans la relation des faits, mais encore par les variations et contradictions considérables dans les récits successifs, obtenus à quelques jours d'intervalle, d'un même fait par la même personne. Ces variations ont pour principaux caractères d'être involontaires, inconscientes, spontanées et généralement non intéressées. Si l'on attire sur elles l'attention du sujet on provoque de sa part d'énergiques dénégations et des discussions qui témoignent d'une amnésie partielle des récits antérieurs aussi bien que des faits observés. Ici interviennent l'insuffisance de perception, le manque d'esprit critique, l'exhubérance, le désordre de l'imagination et enfin la grande suggestibilité du sujet, autant de marques d'infantilisme psychique.

Mlle Marie Borst, dans un travail récent, a pu établir entre autres conclusions, que chez l'enfant un témoignage entièrement fidèle est l'exception, que les petits témoins suppléent avec tendance à la dramatisation aux lacunes de leur mémoire, qu'enfin en moyenne un dixième des dépositions sont fausses.

L. W. Stern de Berlin, dans une étude expérimentale sur la fidélité du témoignage, instituée sur une trentaine de sujets de 18 à 24 ans, arrive à des conclusions intéressantes à rapprocher de celles de Mlle M. Borst : l'exactitude du souvenir est l'exception ; le temps agit sur le souvenir non seulement en l'affaiblissant mais encore en le faussant ; des renseignements fournis sous la foi du serment 11 % sont faux ; les femmes jurent avec plus de facilité et dans les réponses jurées se trompent deux fois plus souvent que les hommes.

Ces constatations nous montrent, comme le dit M. Dupré, les formes embryonnaires et les manifestations originelles de la mythopathie, dans l'imperfection foncière des premières

assises de la certitude. Les troubles du jugement et l'instabilité de la croyance sont ici secondaires à l'insuffisance de la perception et de la critique.

Le *mensonge*, autre forme de mythopathie, négation volontaire et consciente de la vérité, reconnaît, chez l'enfant comme nous l'avons vu, pour causes occasionnelles, des éléments le plus souvent d'une grande banalité : crainte des punitions ou des ennuis, appétition de tel ou tel plaisir, orgueil, malice, etc... C'est ainsi que la vanité, l'amour-propre incitent souvent l'enfant à commettre des mensonges :

Une fillette de onze ans, Marie G..., commet des fraudes afin de se faire passer pour riche et de donner à ses compagnes une excellente opinion d'elle.

Un garçon de sept ans, Baptiste B..., colporte des fausses nouvelles pour se rendre intéressant et paraître mieux informé qu'aucun de ses camarades.

Les faux témoignages des enfants devant la justice, inspirés par un mélange de vanité et de malignité, et plus ou moins dictés sous l'influence de la suggestion étrangère, abondent dans la littérature médico-légale. Beaucoup d'enfants, interrogés avec insistance sur les raisons de leurs mensonges, montrent par leurs réponses qu'ils ne savent pas eux-mêmes pourquoi ils mentent. Ils répondent qu'ils mentent pour mentir ou parce qu'ils sont menteurs.

Chez l'adolescent, les tendances vaniteuses et malignes s'exagèrent, en même temps qu'apparaît le cortège des *impulsions perverses* ayant trait à la cupidité ou aux appétits sexuels. Ces éléments persistent chez l'adulte, avec leurs manifestations de vols et d'escroqueries, d'éréthisme sexuel et de lubricité.

Mais c'est surtout dans une manifestation d'un ordre plus élevé, la *fabulation*, que l'on peut suivre la marche du syndrome mythopathique à travers les divers stades de l'évolution de l'individu. Bien plus intéressante que les autres

par la richesse des symptômes, cette forme de mythopathie l'est encore par la gravité de ses conséquences médico-légales.

Développée aussi sur un fond de vanité, de malignité ou de perversité, elle débute sous l'incitation occasionnelle des mobiles les plus variés, souvent les plus insignifiants :

Observation I

Résumé d'un cas observé à Bruxelles par DEMOOR et DANIEL.

Une petite fille de 12 ans, arrive un jour en disant que sa mère est malade ; puis, elle donne chaque jour des détails sur la maladie. Sa mère va de plus en plus mal et meurt. La petite manque l'école un jour ou deux, y revient en pleurant et vêtue de noir. Quelque temps après son père se remarie et l'enfant donne des détails sur la noce, comme elle en avait donnés une première fois sur l'enterrement de sa mère... Enfin, quelque temps après, on apprend par hasard que la mère de l'enfant est en vie, habite avec le père et n'a jamais été malade. L'enquête montra que le seul mobile qui avait poussé la fillette à jouer cette comédie avait été le désir de se rendre intéressante, manifestation vaniteuse. La promesse d'une robe noire pour le jour de sa fête avait été la cause occasionnelle de cette fabulation en même temps qu'elle fournissait à l'enfant un élément de mise en scène.

Observation II

Résumé d'un cas observé par MOTET.

Une fillette qui avait commis la plus monstrueuse des dénuciations mensongères sur un individu complètement innocent, interrogée par M. le juge Athalin sur les mobiles de son acte, déclara ingénument qu'elle avait provoqué toute l'affaire, pour avoir l'occasion de s'asseoir dans les beaux fauteuils du cabinet de l'Instruction, dont le luxe lui avait été vanté par une de ses petites camarades appelée quelques jours auparavant à déposer dans une enquête.

La curiosité est donc à la base de cette manifestation ;

le mobile est tellement puéril, la disproportion si grande entre le but poursuivi et la somme des efforts déployés, des risques encourus, que l'acte révèle encore plus chez son auteur la débilité intellectuelle, la tendance à la fabulation que la perversité instinctive et morale.

Chez d'autres enfants, la crainte d'une punition est la cause occasionnelle de la mise en action de cette activité mythopathique : c'est une fillette qui pour s'excuser de rentrer en retard imagine toute une histoire d'attentat à la pudeur par exemple. Ici intervient alors une série de suggestions et d'inspirations créée par les questions posées par l'entourage ; celles-ci fournissent tous les éléments propres à alimenter le roman n'existant primitivement qu'à l'état embryonnaire dans l'esprit de l'enfant. Cette *suggestion étrangère*, qui enrichit toujours quand elle ne déforme pas ou ne crée même pas de toutes pièces le mythe, est bien mise en lumière par les faits suivants :

Observation III

MOTET. — Cas observé par Lasègue, résumé à la Société de Médecine Légale.

Un écolier rentre en retard au domicile ; sa mère le gronde. Qu'as-tu fait ? Pas de réponse. — Tu as encore été courir ? — Oui, maman. — Où cela ? Pas de réponse. — Avec des hommes peut-être ? Dis la vérité, ou tu seras battu ! — Oui maman. De questions en questions, et de oui maman en oui maman, la mère finit par faire raconter à l'enfant un prétendu attentat à la pudeur commis par un commerçant d'une rue voisine. A l'arrivée du père, la mère s'écrie avec colère : « Répète à ton père ce que tu viens de m'avouer ! », l'enfant raconte l'histoire désormais fixée dans son esprit, la répète encore mot à mot devant le commissaire de police et devant un juge d'instruction, qui ouvre une enquête ; et l'enfant, suivant son récit, désigne la maison. Le commerçant qu'il accuse, et qui ne comprend rien à ce qui se passe, proteste avec énergie, donne la preuve qu'il n'était pas seul au moment où l'enfant prétend qu'il a été l'objet de ses attouchements. Le magistrat

instructeur charge le Dr Lasègue d'examiner l'enfant, qui finit par avouer que l'attentat à la pudeur n'avait jamais existé que dans l'imagination de sa mère.

Dans cette dernière observation, entre en jeu un facteur bien mis en lumière par Vibert, c'est la *paresse de la volonté* qui dicte aux questions posées les réponses les moins pénibles, celles qui demandent le moins d'effort, qui se font par oui et par non. Si l'on ajoute à cela l'inconscience des conséquences de ces accusations, on comprend facilement comment l'enfant peut être ainsi passivement amené à ces dépositions monstrueuses de criminalité et cependant vides de toute réalité.

Observation IV

(Inédite)

Due à l'obligeance de M. DUPRÉ.

Une institutrice laïque, mais très pieuse, d'une petite commune des environs d'Etampes, était venue déclarer au Procureur de la République qu'ayant remarqué chez plusieurs petites filles de son école des habitudes vicieuses, elle les avait pressées de questions et les enfants lui avaient avoué que le desservant de la commune avait commis sur elles des attentats à la pudeur. Cette institutrice était une femme sérieuse, elle donnait de tels détails que, dès le lendemain, le Procureur se transportait avec le juge d'instruction et un médecin au petit village pour recevoir les déclarations des enfants et les faire examiner. A la station de chemin de fer on trouva le prêtre qui attendait le train pour aller à Versailles; l'évêque venait de le suspendre et l'appelait pour s'expliquer. Le pauvre homme était fort troublé. Décidément c'était fort grave. On le ramène à son presbytère, on interroge les petites filles, toutes l'accusent énergiquement. Le médecin amené par le juge d'instruction examine les enfants et s'aperçoit qu'elles étaient déflorées depuis assez longtemps. Elles prétendaient que les attentats étaient tout récents; cette déclaration inexacte attira l'attention du médecin, il interrogea habilement une fillette tout en l'examinant et il finit par savoir la vérité.

C'est avec un jeune garçon du village que les petites filles avaient

en des relations. Le pauvre desservant était tout à fait innocent et voici comment elles étaient arrivées à le désigner. Lorsque l'institutrice avait pressé de questions une petite fille pour connaître son initiateur elle avait dit : « C'est ?... C'est ?... » — « Qui est-ce ? » et la petite fille abasourdie avait répondu : « C'est... C'est... C'est Monsieur ? » Alors la maîtresse l'interrompant : « Monsieur qui ? Il n'y a que deux personnes ici qu'on appelle Monsieur : M. le Maire et M. le Curé ». L'enfant pour faire cesser l'interrogatoire avait balbutié : « C'est M. le Curé », pensant bien qu'à celui-là on ne pourrait rien faire ; elle avait persisté dans son mensonge, et ses petites camarades l'avaient imitée.

Ici encore, intervention de la crainte, suscitant un système de défense dont les éléments sont eux-mêmes suggestionnés au cours de l'enquête de l'institutrice. Perversion, crainte et suggestion sont donc là à la base de ce roman, arrêté dans ses conséquences médico-légales grâce à un défaut de concordance dans le temps de diverses de ses manifestations.

L'observation suivante plus complète montre encore mieux ce processus :

Observation V

Autohétéroaccusations mensongères d'attentats à la pudeur et de pédérastie, par un garçon de neuf ans, dégénéré, masturbateur, sous l'influence de suggestions, répétées et involontaires, de la part de ses parents, dont les incessantes questions ont dicté les réponses et édifié le roman imaginaire de l'enfant. — Enquête. — Mise en liberté.

(DUPRÉ. — Les auto-accusateurs. Observation recueillie à l'infirmerie du dépôt, dans le service du D^r P. Garnier.)

R. M..., neuf ans, est envoyé à l'Infirmerie spéciale par le commissaire de police de son quartier, auquel les parents de l'enfant sont allés porter plainte, sur les dénonciations de celui-ci, contre deux individus C... et W..., habitant aux n^{os} 44 et 28 de la rue de la Gaieté, qui auraient attiré chez eux l'enfant R. M... et se seraient livrés sur lui à des manœuvres pédérastiques, depuis déjà plus d'un an, à plus

de vingt reprises et en compagnie d'autres hommes et de cinq jeunes enfants.

Le commissaire, au dire des parents de R. M..., se serait déjà montré incrédule en face de ces extraordinaires révélations. Une enquête fut aussitôt ouverte et n'aboutit à rien : les individus accusés n'existaient pas et il fut impossible à l'enfant de mettre les agents sur la piste ni des coupables, ni des lieux où se seraient consommés, dans son propre quartier, ces attentats si fréquents depuis un an.

Comme les parents insistaient beaucoup, auprès du commissaire, sur le tempérament vicieux de leur enfant, sur ses incurables habitudes d'onanisme, le commissaire soupçonna un état pathologique chez le héros de ces aventures si suspectes et l'adressa, aux fins d'examen, au Dr P. Garnier.

R. M... est un petit garçon bien développé, au teint mat, aux yeux noirs, grands et vifs, à l'air éveillé, quelque peu sournois, et dont l'attitude, le regard et le ton décèlent un certain état de crainte et de méfiance. Il est amené par sa belle-mère, qui nous fournit les renseignements suivants sur les antécédents de l'enfant.

Antécédents héréditaires. — Grand-père paternel mort aliéné; oncle mort aliéné; une tante morte à vingt-trois ans, dans le délire (méningite ?); père violent, irascible, hyperesthésique sexuel; mère morte de tuberculose (?).

Antécédents personnels. — Rougeole à trois ans, ni convulsions, ni chorée, ni tics. Développement intellectuel moyen, assez lent. Affectivité normale. Habitudes d'onanisme précoces, entretenues par un phimosis avec balanite smegmatique. Éveil précoce de la sexualité : érections fréquentes au moindre attouchement, recherche des caresses; paraît avoir été initié vers trois ou quatre ans à des manœuvres lubriques par une tante (sœur du père) dans le lit de laquelle il couchait régulièrement, et qui aurait ébauché avec l'enfant des tentatives de coït. Depuis, R. M... aurait souvent fait à sa belle-mère, à l'occasion de sa toilette, des allusions et des invites érotiques, etc.

Intrigués et irrités par la fréquence et le cynisme des pratiques de masturbation de leur enfant, les parents, tout en le châtiât par le fouet et les coups, ne cessaient, depuis longtemps, de questionner le jeune garçon, lui demandant où il avait pris ces honteuses habitudes, si, lors de ses allées et venues au dehors, pour se rendre à l'école, il ne fréquentait pas de jeunes débauchés, s'il ne se laissait pas entraîner dans des maisons, par des hommes désireux d'abuser de lui, etc.; R. M..., dont la curiosité génitale déjà éveillée se plaisait à ces

propos, tout en niant les pratiques hontenses qu'on lui prêtait, écoutait avidement le détail des questions, excitait son imagination au tableau des scènes de luxure que ses parents lui dépeignaient pour réveiller ses souvenirs et provoquer ses aveux. Il se fit ainsi toute une éducation érotique précoce, et, avant d'avoir rien pratiqué par lui-même, savait fort bien tout ce qui se pouvait pratiquer, en matière de manœuvres lubriques possibles à tenter sur un garçonnet de son âge.

En arrivant au Dépôt, R. M... nous fait un récit détaillé des scènes de débauche et de luxure qui auraient eu lieu dans les endroits précis désignés plus haut, avec les hommes en question, devant d'autres enfants, témoins des attentats. Il faut rappeler ici le résultat absolument négatif de la soigneuse enquête ouverte, sur les indications de l'enfant, par la Préfecture de police. L'histoire est narrée d'une voix blanche, monotone, sans hésitation, à la façon d'un récit appris par cœur et débité devant une société. Les détails les plus scabreux sont exposés avec une indifférence émotionnelle, une absence de tout sentiment de honte ou de scrupule, qui frappe l'observateur.

M. Garnier, à peu près certain de l'absolue fausseté de toutes ces aventures, fait tous ses efforts pour ramener l'enfant à la vérité, pour le détourner du récit monotone de ses monstrueux exploits. C'est à peine si à la fin d'un long entretien, plein de paternelle tendresse et d'affectueux abandon, l'enfant paraissait un peu ébranlé dans la précision et l'aplomb de ses affirmations.

Le côté curieux de ces déclarations, au point de vue de l'auto-accusation, était que l'enfant, interrogé sur le mobile de sa conduite, sur les motifs qui le poussaient à continuer de telles fréquentations, à ne pas manquer ces ignobles rendez-vous, répondait que ce n'était ni pour quelques bonbons qu'on lui avait donnés, ni par peur des menaces, qu'il continuait à se livrer ainsi, mais bien par plaisir et par goût personnel, parce qu'il était content et que cela lui faisait du bien; il avoue qu'il manquait l'école exprès, allant trouver ses compagnons de débauche pour satisfaire ses désirs; il y retournait parce que « ça l'amusait ». Il avoue bien que la première fois, il a saigné du derrière, mais que les autres fois, cela lui faisait du bien.

Quand on essaye de provoquer chez lui un sentiment de honte, on y arrive difficilement; l'enfant éprouve manifestement du plaisir à étaler sa perversité; quand on le met sur cette matière, il ne s'arrête plus; il avoue avoir eu... des petites filles, fait ça à sa tante, l'avoir proposé à sa belle-mère, préférer les hommes aux femmes, etc., etc. C'est une autoaccusation continue, froidement débitée, d'attentats à la pudeur,

de manœuvres lubriques, de désirs et d'actes de pédérastie, qui contraste étrangement avec l'habitude, l'attitude et la mine de naïveté et de candeur enfantines de ce bambin de neuf ans.

L'examen somatique ne révèle, outre le phimosis, que des traces anciennes et récentes de flagellations, sous forme de stries ecchymotiques, qui rayent la région des fesses et des cuisses : ce sont les marques des corrections paternelles.

La région périnéale, l'anus sont absolument normaux, vierges de toute lésion ; il est impossible d'y reconnaître la plus petite trace des attentats si souvent répétés qu'ils eurent à subir.

M. Garnier fait isoler l'enfant dans une cellule et lui demande d'écrire le récit de toutes ses aventures amoureuses ! R. M... consigne, en une longue lettre qu'il a écrite spontanément, tout seul, le détail des scènes ci-dessus indiquées : c'est un compte rendu très circonstancié des prouesses érotiques accomplies par le petit satyre, depuis l'âge de trois ans jusqu'à l'époque actuelle ; rien n'y manque, depuis les nombreuses petites filles auxquelles, à l'âge de quatre ans, il a pratiqué le coït anal, jusqu'aux orgies masculines récentes, exposées à froid avec le cynisme de l'inconscience. Cette lettre, pleine de fautes d'orthographe, et où s'évalent tous les signes d'inexpérience et de naïveté de la graphologie infantine, est un document rare *d'auto et d'hétéroaccusation écrite*, commise par un enfant à sexualité précoce, sous l'influence de la suggestion des parents ; ceux-ci dans leur curiosité malsaine, ont éduqué et stylé la perversion érotique, bien plus imaginative que réelle, de leur enfant et ont fourni, par le contenu obscène de leurs questions, les matériaux du roman imaginaire de leur fils.

Le lendemain, R. M..., cédant aux instances pressantes de M. Garnier, fondait en larmes et avouait que tout n'était que mensonges dans ses déclarations à ses parents, au commissaire et à nous-même. Il ajoutait qu'il avait raconté toutes ces vilaines histoires à force de s'entendre demander l'aveu par ses parents, qui ne l'aimaient pas, qui le battaient et qui croyaient toujours qu'il revenait de « faire ça » avec des hommes. C'est par leurs questions qu'il avait appris ce qu'il avait répondu ; et l'enfant ajoutait tout bas, d'un air craintif : « Il ne faudrait pas dire à papa que j'ai dit que tout cela c'était des mensonges ; on m'a bien recommandé de dire tout ça au commissaire et au médecin. »

On voit par là que les parents avaient non seulement *suggéré* à leur enfant le contenu du roman imaginaire débité par celui-ci, mais qu'ils lui en avaient encore *imposé* la déclaration. Convoqués au Dépôt par

M. Garnier, ceux-ci furent mis en présence de leur enfant, qui, changeant de thème et d'attitude, était revenu sur ses déclarations de l'avant-veille. Ils parurent étonnés de ces contradictions, et encore plus surpris lorsque M. Garnier leur démontra l'impossibilité médicale de tels attentats, et, d'accord avec le résultat négatif de l'enquête administrative, l'inanité absolue de toutes ces histoires.

Il ressortit d'ailleurs de l'interrogatoire des parents que ceux-ci avaient été poussés à favoriser les déclarations de leur enfant aux autorités administratives et médicales, pour faciliter l'admission du garçonnet dans un asile ou une maison de correction, où on l'aurait corrigé de ses habitudes invétérées de masturbation.

Cette curieuse observation d'autohétéroaccusation constitue un instructif exemple de la valeur du témoignage des enfants en général et de la puissante influence exercée sur leurs dépositions par les conversations de l'entourage et les questions des parents. C'est souvent celles-ci qui constituent le dossier des accusations portées par les enfants.

Cette remarquable suggestibilité acceptant les conceptions familiales n'est pas seulement due à la crainte du châtiment. Si cela était, il y aurait moins de tenue dans le débit, on n'aurait pas à noter ce révoltant cynisme de l'aveu, cette crudité de termes, la fanfaronnade vicieuse avec laquelle l'enfant se vante des exquisés sensations ressenties alors qu'il n'existe aucun commencement de réalisation des actes incriminés. De plus, le fouillis de détails, la précision, la vraisemblance remarquable qu'il leur donne, la persistance invariable de son récit, la fidélité qu'il garde à ses dires jusqu'au moment où la contresuggestion intervient et où il avoue enfin l'inanité de ses assertions, tout représente fidèlement le schéma de la fabulation mythopathique avec les éléments pathogéniques que nous lui avons reconnus.

Observation VI

BOURDIN. — Observation résumée.

Une petite fille de cinq ans, abandonnée, d'ailleurs gentille et gracieuse, fut adoptée par M. et M^{me} X., et bientôt admise par eux dans

leur intimité. Un jour, à l'occasion d'un procès à grand scandale, les parents adoptifs firent à haute voix la lecture et le commentaire de ce procès, en présence de l'enfant, qui jouait avec ses poupées et semblait incapable de comprendre la conversation.

Quelques jours plus tard, M^{me} X., surprit sa petite fille qui, dans le salon, se livrait sur sa poupée à des démonstrations obscènes. Interrogée, l'enfant répondit sans s'émouvoir qu'elle faisait à sa poupée ce qu'on lui avait fait à elle-même ; et, la confiance allant son train, la petite déclara qu'étant en nourrice, elle jouait au petit mari avec son frère de lait, âgé de 10 ans, puis plus tard avec son père nourricier, puis son grand-père, etc... Et le récit fut épicé de détails sur les douleurs ressenties par elle, l'innocente victime, etc... Emoi des parents adoptifs, enquête, protestations, etc... L'examen médical démontra l'inanité des affirmations de l'enfant qui, finalement, avoua son mensonge et confessa qu'elle avait voulu faire comme les dames que l'on avait mises dans le journal.

Cette observation met, elle aussi, en lumière les différents facteurs qui déterminent ces enfants, faibles d'esprit mais malins d'instinct, à accuser leurs parents ou leur entourage de délits odieux qui apitoient la crédulité publique et font de ces êtres malfaisants de *faux enfants martyrs*.

Ces caractères de la fabulation pathologique infantile nous les retrouvons tous, comme nous allons le voir, chez l'adulte. Mais, malgré le véritable infantilisme intellectuel de ces malades, cette fabulation fantastique revêt ici un intérêt psychologique et médico-légal bien plus grand en raison des qualités de logique et de vraisemblance, de systématisation et de durée que présente parfois le roman mythopathique. Celui-ci s'improvise et se développe comme toutes les autres formes de mythopathie sur un fond de vanité, de malignité ou de perversité, et il débute sous l'incitation occasionnelle des mobiles les plus variés, souvent les plus insignifiants.

A un premier degré le roman morbide démontre plus les tendances mythopathiques de son auteur, le tour inventif de son esprit, la fertilité de son imagination, qu'il ne trahit

des tendances vaniteuses, malignes ou perverses. L'observation suivante en est une preuve :

Observation VII

(Inédite)

Due à l'obligeance de M. DUPRÉ.

P..., fils d'alcoolique, est financier et jouit d'une réputation d'honorabilité très grande. Il est père de trois enfants qui ont été élevés par la même bonne, Marie. Un jour P... arrive en boitant faire une visite à une amie de la famille; celle-ci lui demandant pourquoi il boite, il raconte avec détails qu'il vient de congédier la bonne des enfants coupable d'avoir trop fortement ciré leur chambre dans laquelle il est tombé et s'est grièvement blessé.

Quelques jours plus tard, l'amie arrivant chez Mme P... est toute surprise de voir Marie dans la maison; elle interroge la femme de P... qui est fort étonnée d'apprendre l'histoire inventée de toutes pièces par son mari qui avait eu quelque temps auparavant une assez forte crise de rhumatismes.

Ici aucun mobile utilitaire n'explique cette manifestation absolument désintéressée.

Parfois ce mobile doit être recherché dans le domaine affectif :

Observation VIII

(Personnelle)

De N... a une mère qui passe pour bizarre, violente et irascible.

Lui-même, actuellement garde général des Eaux et Forêts, a la réputation de mentir sans raison.

Dernièrement, sur le point de se marier, après avoir longuement prétendu qu'il lui était nécessaire, vu ses occupations, d'habiter un quartier éloigné de celui de la famille de sa fiancée, il propose subitement à cette dernière de louer un appartement qu'elle connaissait et qui se trouvait vacant dans une maison du voisinage, mais il prie la jeune fille de ne pas en parler à ses parents, voulant, dit-il, leur ménager une surprise. Pendant plusieurs semaines, il la tient au courant des pourparlers qu'il dit avoir avec le propriétaire, puis, les

choses semblant traîner en longueur, comme sa fiancée le presse un jour d'arriver à une entente, il proteste n'avoir jamais dû louer cet appartement et ne pas comprendre ce qu'elle veut dire.

Une série de faits analogues conduisit à une rupture.

Le désir de plaire semble ici avoir occasionné cette manifestation morbide.

Observation IX

(Inédite)

Due à l'obligeance de M. DUPRÉ.

V..., 30 ans.

Antécédents héréditaires. — Mère bien portante. Grand-père paternel qui a été soldat de l'Empire a laissé le souvenir d'un grand exalté très original. Père mort jeune après avoir dilapidé une grosse fortune, grand buveur, fêlard.

Collatéraux. — Sœur aînée bien portante, mariée, deux enfants bien portants mais très violents.

Sœur cadette, artiste remarquable, faisait vivre sa famille lorsque tout à coup elle devient mystique et entre comme religieuse dans un ordre cloîtré et contemplatif, en Angleterre, de manière à s'isoler plus complètement des siens auxquels elle n'a plus jamais donné signe de vie.

Frère, amoral. Agé de 21 ans, sans fortune, vit à Paris sur un pied considérable, entretenu par un riche financier. Il ne fait en cela que continuer ses mœurs de collègue.

Antécédents personnels. — Pas de renseignements sur son enfance, il semble avoir toujours joui d'une bonne santé.

V... est un homme très musclé, cultivant beaucoup tous les exercices physiques, très fier de ses biceps qu'il cherche à développer par un entraînement quotidien. D'un appétit considérable il fait preuve de goûts singuliers, entre autres celui du beurre complètement rance. Très flirteur sans être un génital, il est réputé pour ses histoires fantastiques, son bavardage est facile à provoquer.

Episode I. — Le jour du mariage d'un de ses amis, comme sa voisine de table lui conseillait de se marier, il répond avec un air profondément affecté : « Vous ne me connaissez pas et ignorez combien je fus malheureux ». La dame, qui en effet a fait sa connaissance le jour même, se confond en excuses lorsque V... lui annonce qu'il est divorcé.

Toute la soirée il reste triste et ce n'est que plusieurs mois après que la dame apprend par hasard qu'il n'a jamais été marié. Le revoyant alors, elle lui demande comment il peut être encore si aimable avec les femmes après avoir dû se séparer de l'une d'elles par le divorce. V... qui ne se souvenait plus de son historiette fut surpris, puis, voyant son interlocutrice sourire, il dit simplement : « Ah ! C'est vrai, je ne me porte pas mal pour un divorcé ! »

Episode II. — V... est assis à table auprès d'une jeune fille à la veille de se marier et qu'il connaît depuis vingt-quatre heures. Un domestique lui apporte un cadeau consistant en un éventail en écaille de facture espagnole. Comme la jeune fille le déploie en témoignant quelque surprise, V... intervient pour expliquer que le cadeau vient du célèbre toréador Lagartigo auquel l'oncle du fiancé avait rendu de nombreux services et qui, en galant espagnol, se libère par cet envoi. Confondu par l'arrivée du donateur, vieil ami de la famille, V... s'écrie simplement : « Tiens, vous le connaissez », puis parle d'autre chose, semblant totalement inconscient.

Episode III. — Un jour qu'une conversation mondaine s'était établie sur la puissance des mâchoires des chiens de chasse, V... raconte qu'il possède un braque qui le matin même s'est précipité sur un jeune enfant, l'a traîné vers sa niche et allait l'étrangler, quand le père de l'enfant, un officier supérieur qui regardait son fils entrer au cours, s'est précipité ; il voulait tuer le chien pour lequel V... a imploré une rémission.

Chacun des convives connaissant le père de l'enfant s'exclame ; immédiatement un officier part à bicyclette pour s'enquérir ; V... multiplie les détails à chacun, et on est fort surpris d'apprendre que rien n'est vrai ; V... insiste et prétend que beaucoup de parents cachent les morsures par un préjugé contre la rage. De nouvelles informations et la vue de l'enfant en très bonne santé montrent que l'imagination de V... a été seule agent de cette histoire.

Episode IV. — Un jour V... arrive dans une réunion, tout ému et raconte que la fillette d'un colonel, désagréable pour ses hommes, a été enlevée et cachée quatre jours dans les bois. Sur la mise en liberté de prisonniers, la fillette avait été rendue à sa famille. Cette histoire semblant invraisemblable et la réputation de V... commençant à s'établir, on s'informe et on acquiert rapidement la certitude que tout est faux.

Dans sa vie privée V... a le vif désir de paraître, il est des plus vaniteux et ne redoute aucune peine pour se mêler à un milieu dans

lequel sa fortune ne lui permet pas de vivre : il passe pour un menteur, on ne le croit plus, mais il amuse.

Avec cette observation de raptus mythopathiques successifs nous entrons dans le domaine de la fabulation par besoin instinctif de mise en scène, par *vanité*.

On peut reconnaître chez ces débiles vaniteux plusieurs variétés de manifestations mythopathiques.

La plus fréquente est celle à laquelle peut convenir le nom de *hâblerie fantastique* : le mythomane débite à son entourage le récit fabuleux d'aventures romanesques où il a joué un rôle décisif, parfois héroïque. Comme le fait remarquer M. Dupré, cette variété de mythomanie parfois très précoce, n'acquiert un véritable développement qu'aux limites de l'adolescence et de l'âge adulte. Elle peut se rencontrer chez de jeunes sujets intelligents, à la fantaisie exhubérante et à la faconde facile, naturellement portés, par l'excès de leur imagination, l'hyperbole de leur langage, à ce jeu du mensonge et de la fabulation. Ces caractères plus fréquents dans les races du midi ont donné naissance aux types classiques de Numa de Roumestan et de Tartarin de Tarascon.

Observation X

(Personnelle)

Un professeur d'histoire dans un de nos grands lycées parisiens ne pouvait traiter la guerre de 1870, à laquelle il avait participé comme engagé volontaire, sans affirmer avoir combattu dans de multiples rencontres ; malheureusement pour lui il lui arrivait fréquemment d'émettre à plusieurs jours d'intervalle ces prétentions au sujet d'engagements ayant eu lieu en des points très différents et sensiblement au même moment. La richesse des détails qu'il donnait, l'émotion avec laquelle il semblait revivre les phases de ces combats, rendaient impossible le discernement des actions auxquelles il avait réellement pris part.

Désir de paraître, gloriole éclatent dans cette manifestation mythopathique ; à la base de ces récits, ils en constituent les éléments principaux ; mais il paraît évident qu'à force de répéter ces fables, l'auteur, par le processus habituel que nous avons déjà étudié, *s'autosuggestionnait* ; il arrivait ainsi à croire siens les actes dont il tenait peut-être le récit de tel ou tel de ses contemporains ; ces faits étaient peut-être même les produits de son imagination exaltée, placés dans un cadre réel mais vécu par d'autres.

Il existe aussi chez les débiles véritablement indigents au point de vue intellectuel, des hâbleurs fantastiques ; mais la niaiserie de leurs propos et l'in vraisemblance de leurs fables enlèvent à ces derniers l'intérêt qui s'attache aux créations des premiers.

Une autre variété de mythomanie vaniteuse est celle de *l'autoaccusation criminelle* avec ses conséquences médico-légales. Ces conséquences sont plus ou moins restreintes chez certains grands débiles qui empruntent aux faits sensationnels de l'actualité les éléments de leur fable, et se dénoncent aux autorités, parfois sous l'influence d'un véritable raptus. M. Dupré dans son rapport sur les autoaccusateurs, expose le cas de deux débiles qui vinrent, à quelques mois d'intervalle, se constituer prisonniers, se dénonçant chacun comme l'auteur de l'assassinat de la rue des Plâtrières où fut trouvé l'homme coupé en morceaux ; c'était alors un crime retentissant dont l'auteur restait introuvable et qui occupait toute la presse. Un autre débile dans un raptus de dévouement pathologique chercha à se substituer à Thomas Hocker au moment où l'assassin de M. Delarue allait expier son crime.

L'influence des excès de boissons doit aussi être souvent incriminée dans la production de ces manifestations mythopathiques. L'observation suivante en témoigne :

Observation XI

Un inculpé auto-accusateur.

Rapport médico-légal par M. GILBERT BALLET.

Le B..., est âgé de vingt et un ans. C'est un garçon de taille moyenne, de figure pâle, à front bas, à voûte palatine très nettement ogivale.

Les renseignements que nous avons recueillis sur sa famille nous apprennent : qu'une sœur de sa mère a été affectée de crises de somnambulisme, qu'il a perdu un frère et une sœur morts en très bas âge de convulsions, et qu'un second frère a succombé à l'âge de six ans à une « fièvre cérébrale ».

L'inculpé a l'air très doux, ses réponses sont naïves et quelquefois enfantines. Il s'exprime d'ailleurs avec une certaine difficulté ; sa conversation est un peu décousue, et on n'arrive qu'avec certains efforts à lui faire préciser les mobiles de sa conduite. C'est un garçon d'une intelligence certainement très faible, et il assure qu'il est ainsi depuis l'âge de six ans, âge auquel, comme l'un de ses frères, il aurait été affecté « de fièvre cérébrale ».

Diverses dépositions mentionnées dans les rapports de police témoignent d'ailleurs de la faiblesse intellectuelle de Le B...

On le considérât, dit l'un de ces rapports, comme peu intelligent : il avait beaucoup de difficultés à faire son travail et était pour ce fait quelque peu tourné en ridicule par ses collègues.

Le sieur Le H..., qui connaît très bien l'inculpé, « l'a toujours considéré comme un niais et comme ayant le cerveau mal équilibré. »

Le 26 juillet 1894, une lettre anonyme signée : Un ancien inspecteur, était adressée au chef de la Sûreté. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de venir vous exposer les faits suivants :

« J'ai appris il y a deux mois par un de mes anciens confrères que
« vers la fin du mois de mars dernier, le service de la Sûreté avait eu
« entre ses mains le meurtrier de Louise L., qui fut assassinée le
« 28 janvier 1893.

« On trouva par lui le nom et l'adresse de la victime ainsi que l'heure
« d'un rendez-vous fixé deux ou trois jours avant le crime.

« Malgré ces preuves accablantes on le relâcha ; il est vrai qu'il
« s'était habilement défendu ; mais cette décision surprit tellement

« mon ancien camarade qu'il m'en fit part et je me suis mis en cam-
« pagne pour faire enquête sur cet individu. Les renseignements que
« j'ai obtenus ne disent rien de bon. J'ai appris que le « Milord »
« ou l'« Américain des Batignolles » faisait pendant avec « mes zigues »
« ou la « Terreur des femmes » et qu'il était en relation avec les
« habitués du « Baromètre de Montmartre ».

« Il avait ces derniers temps projeté le cambriolage de plusieurs
« appartements de la rue d'Athènes, mais il faut croire qu'il aura eu
« vent de quelque chose, car je ne l'ai pas revu dans le quartier. Je
« ne serais pas éloigné non plus de croire qu'il pratique avec succès le
« vol à l'américaine car il a maintenant le type de l'emploi. Demandez-
« lui donc ce qu'il faisait le 8 juillet dans le hall du Crédit Lyonnais
« où je l'ai surveillé deux heures durant.

« Bref, sous les aspects du correct gentleman vous n'avez que le
« portrait d'un dangereux malfaiteur, habile dans le métier, il faut le
« reconnaître.

« Ma mission étant terminée, agréez, Monsieur le chef de la Sûreté,
« mes respectueuses salutations.

« Un ancien inspecteur. »

Il a été reconnu que cette lettre était l'œuvre de Le B... lui-même, qui se dénonçait ainsi à l'attention de la police. Le dossier renferme d'ailleurs plusieurs autres lettres signées de noms divers notamment : G. Williams, Henri Albert.

Dans ces diverses lettres il est question de Le B... et de méfaits, vols ou tentatives de vols, que ce dernier aurait commis.

Nous y trouvons notamment la lettre suivante :

« Mon cher camarade,

« Je viens te demander un service et te faire quelques observations
« en même temps. Tu sais que j'avais à travailler à Paris dans le quar-
« tier Gaillon ; j'avais tout préparé, et mardi je me rendais avenue
« de l'Opéra, quand je ne sais par quelle distraction j'ai oublié mes
« clous dans le bateau d'Auteuil ; donc je n'ai rien pu faire. Alors
« procure-moi donc deux ou trois pinces, des coins et puis dis à
« Jules qu'il me fasse quatre rossignols, modèle que je lui ai donné. Tu
« apporteras tout ça, là où nous avons pris un verre lundi, où loge
« Marton ; on s'arrangera après. Maintenant voici les reproches que
« je te fais, c'est d'être un peu froussard, tu te ramollis, on dirait que
« tu imites Fauchay ; voilà plusieurs fois que je te donne rancard et
« tu n'y viens pas ; serait-ce la peur ? Sois comme moi, vieux, ne

« crains pas la suretaille ; tu vois, moi, à chaque fois que j'ai été à
« la Préfectance je m'en suis toujours tiré idem, pourquoi ? Parce que
« je me paye du toupet, je fous des vannes, eux ils avalent tout.

« Sans ça pour le truc de L..., j'y étais bel et bien et ce n'est qu'à
« force de mentir que je me suis tiré de leurs griffes ; j'ai prouvé
« à l'inspecteur Lanure qu'il n'était qu'un connau et à Barbaste
« qu'il n'était qu'une balourde. Voici ma devise : de l'audace, toujours
« de l'audace. Tu sais, moi, je te dis ça en camarade et c'est comme
« ça que tu le prendras, je pense. En tout cas, fais ma commission et
« ne crains rien, tu sais qu'en travaillant avec moi il y a toujours de
« l'auber.

« Allons au revoir et tâche de réussir.

« Ton ami,

« E. Le B. »

Cette lettre écrite le 17 octobre fut adressée quelques jours après à
la Préfecture de police avec le mot suivant :

« Monsieur,

« Je vous envoie ci-joint la lettre du fameux Le B... qu'il m'a adres-
« sée il y a quelques jours. J'ai hésité quelque peu à vous l'adresser,
« mais l'occasion est trop belle pour vous.

« Tout à vous,

« A. HENRY. »

Cet Henry, c'était Le B... lui-même, écrivant d'abord à un camarade
supposé, une lettre susceptible de le compromettre et adressant, sous
un nom d'emprunt, cette lettre à la police.

L'inculpé, comme il résulte des documents précédents, et d'autres
qu'il est inutile de rapporter, obéit à l'impérieux besoin de se mettre
en scène et d'appeler sur lui l'attention de l'autorité. Cette tendance
obsédante, il en a fait preuve jusque dans le cabinet du Juge d'instruc-
tion. En effet, son arrestation ayant eu lieu devant la persistance qu'il
mettait à s'accuser de l'assassinat de la fille L..., il s'est efforcé dans
son interrogatoire de donner sur cette fille et sur l'appartement
qu'elle occupait, des renseignements de nature à établir sa culpabilité.
Toutefois, huit ou dix jours après son arrestation, il écrivait de Mazas
la lettre suivante à M. le Juge d'instruction :

« Monsieur le Juge d'instruction,

« J'ai l'honneur de vous adresser cette lettre pour que vous me par-
« donniez de vous avoir dérangé inutilement pour l'affaire de Louise
« L... Je ne suis pas du tout l'auteur de ce meurtre et c'est sous le

« coup d'une faiblesse cérébrale que je me suis attribué faussement
« cette qualité. Tout ce que j'ai raconté est sorti de mon cerveau
« malade ; vous ne m'en tiendrez pas griefs, n'est-ce pas, Monsieur,
« car ce n'est pas ma faute, je suis absolument innocent dans cette
« affaire, et si j'étais le vrai coupable, je ne l'aurais pas publié à tort
« et à travers.

« Je vous supplierai, Monsieur le Juge, de me faire examiner par
« un médecin spécialiste, auquel je raconterai à quelles idées je suis
« soumis depuis plus d'un an.

« C'est une maladie à laquelle je ne puis me soustraire. Si je vois
« dans les journaux un fait important, soit vol ou autre chose, vite je
« prends une feuille de papier et j'écris au Parquet que c'est moi qui
« en suis l'auteur, bien que j'en sois complètement étranger, et der-
« nièrement pour un vol rue de la Paix, j'ai été jusqu'à déposer une
« lettre compromettante dans l'escalier d'une maison voisine ; vous
« voyez, Monsieur, que je suis très malheureux et c'est pour cela que
« je réclame les soins d'un médecin.

« Ne m'en voulez donc pas, Monsieur le Juge, de vous avoir
« causé des dérangements, c'est ma pauvre tête qui en est cause ;
« mais, je vous le répète, je suis complètement innocent dans cette
« affaire.

« Recevez, Monsieur le Juge, mes excuses et veuillez agréer mes
« respectueuses civilités.

« E. Le B. »

Interrogé sur les motifs qui ont pu le porter à se dénoncer à la police, Le B... nous avoue que, depuis 1891, il se livre à l'usage régulier de l'absinthe ; il en absorbait en moyenne quatre verres par jour, souvent plus. Il lui arrivait rarement d'aller jusqu'à l'ébriété, mais l'absinthe le « surexcitait ».

Naturellement timide, comme le sont souvent les faibles d'esprit, il est en même temps vaniteux ; il aime à se mettre en scène, à attirer sur lui l'attention. C'est dans ce but qu'à Meudon où il habitait, il lui est arrivé plusieurs fois de s'affubler de costumes ridicules, de se faire couper la barbe de façon à ressembler à certains jockeys, qui, alors qu'il fréquentait les courses étaient l'objet de sa naïve admiration. Il était devenu, il le reconnaît, « la risée du pays » ; il était tourmenté du « désir impérieux de se voir mêler à une affaire importante ». C'est sous la pression de ce sentiment qu'il s'est dénoncé plusieurs fois. C'est ainsi qu'en juillet ou août 1894, il se serait accusé d'un vol commis au détriment de M. Lebaudy, qu'en octobre de la même année il a

prétendu être l'auteur d'un vol réalisé chez un bijoutier de la rue de la Paix. Le même sentiment le dominait lorsqu'il s'est accusé de l'assassinat de Louise L...

C'était chez lui, dit-il, « comme une sorte de gloriole ».

L'idée de se mettre ainsi en scène et de s'accuser ne lui venait qu'après avoir absorbé quelques verres d'absinthe. Il éprouvait alors une sorte « de malaise du cerveau, d'énervement ». « Il fallait alors qu'il se dénonçât. » Il partait de Meudon pour Paris, entrait dans un café, écrivait les lettres qui ont été la cause de son arrestation.

Jamais l'inculpé n'a cru être l'auteur des actes dont il s'est accusé. « Je savais, dit-il, que je commettais un mensonge. »

Il n'entrevoit du reste que très incomplètement les conséquences de ses actes. Le désir impérieux et enfantin de faire parler de lui, dominait les légitimes appréhensions qu'eût causées, à un cerveau bien équilibré, la perspective des suites de pareils actes.

L'étude du dossier, du caractère de l'accusé, la constatation de sa faiblesse d'esprit, tout nous autorise à penser que les déclarations de Le B... sont sincères. Dès l'année 1890, on voit s'affirmer la tendance qui devait s'accuser plus tard. Il résulte, en effet, d'un rapport de police que Le B... à cette époque voulait faire construire un vaisseau-ville. A cet effet il avait adressé à des fournisseurs d'une société à laquelle il était attaché comme employé, des lettres signées « Baudin, ingénieur » pour demander des catalogues de prix de machines. Baudin était le nom d'un ouvrier de la société. Certains fournisseurs se présentèrent et après une enquête découvrirent l'auteur de ces lettres qui fut mandé chez le chef d'atelier et vertement réprimandé. Dans une autre circonstance Le B..., sans y être forcé, raconte (ce qui a été établi faux) qu'étant sans travail il vivait du produit de la prostitution d'une fille E. C...

Quand on rapproche les uns des autres tous ces faits, on arrive à cette conviction que l'inculpé est réellement dominé par la *tendance malade à s'accuser* naïvement de méfaits qu'il n'a pas commis. C'est un faible d'esprit qui, sous l'influence de la surexcitation provoquée par *l'abus de l'absinthe*, cède à un besoin de ridicule et illogique mise en scène.

Ces conséquences revêtent un caractère plus intéressant chez certains auto-accusateurs vaniteux plus instruits, qui émettent des auto-dénonciations plus compliquées et construisent des romans plus vraisemblables, dont la machination peut parfois en imposer momentanément aux magistrats.

Observation XII

*Autodénonciation mensongère d'un fratricide par un débile vaniteux. —
Examen médico-légal. — Non-lieu.*

A. MOTET. — Société de médecine légale, 9 décembre 1895.

Il s'agit d'un débile intellectuel, d'un dégénéré vaniteux, se croyant appelé, en littérature, à de hautes destinées.

Fils d'un pharmacien de province, M... a vingt-deux ans ; il a fait d'assez bonnes études, il est bachelier ès sciences, et, selon sa propre expression, il cherche sa voie. Au fond, il est assez infatué de lui-même pour nous dire qu'il n'est pas embarrassé, qu'il a fait des études assez sérieuses pour pouvoir écrire sur tous les sujets quand il voudra. Il a une vocation littéraire et le germe de la poésie. Son idéal est Beaudelaire, que Richopin a vainement essayé d'imiter. Il a, toute prête, une série d'articles de critique. Il analysera le talent de Richopin, etc. Il reconnaît qu'il a un fond mélancolique, qu'il ne pense pas comme le commun des mortels. Chez lui, prétend-il, deux idées sont prédominantes, celle du suicide, celle de l'homicide. Cette dernière fut acceptée ; il chercha la réalisation la moins compromettante pour lui, car il ne voulait pas tomber sous la main de la justice. D'un autre côté, il fallait trouver un procédé qui ne fût pas banal, qui n'eût jamais été employé. Il choisit l'oxyde de carbone, parce que, dit-il, tous les poisons causent une agonie pendant laquelle la victime peut parler, l'oxyde de carbone paralyse rapidement. Il nous raconte le mode de préparation du gaz toxique ; il s'est servi d'une lettre à en-tête de son père, pharmacien, pour se procurer de l'acide oxalique chez un droguiste de Nancy ; il a installé dans sa chambre un matras dans lequel il a introduit l'acide oxalique sur lequel il a versé de l'acide sulfurique ; il a chauffé et il a obtenu ainsi de l'oxyde de carbone et de l'acide carbonique : à l'aide d'un tube de caoutchouc, ajusté au tube de verre qui traversait le bouchon du matras, il a conduit les gaz dans la chambre de sa sœur qu'on a trouvée morte dans son lit. « Les médecins qui sont venus ne se sont doutés de rien. On m'a questionné, on m'a demandé si elle avait eu une frayeur, un accident ? On ne m'a pas soupçonné. »

Nous avons entendu ce jeune homme nous exposer les théories les plus absurdes, parler de lui-même avec une vaniteuse confiance ; nous avons eu la pensée qu'il était un débile intellectuel fanfaron, absolument incapable d'avoir commis le crime dont il s'accusait, et nous

l'avons congédié en lui donnant le conseil de retourner au plus vite dans sa famille.

Il n'en fit rien ; un beau jour il s'en alla trouver M. Cochefert, auquel il raconta son prétendu crime.

Celui-ci l'envoya à l'infirmerie du Dépôt, où il resta cinq jours sous l'observation de M. le Dr Paul Garnier et de M. le Dr Legras. Il crut être intéressant en répétant les détails de l'empoisonnement de sa sœur. Quand il vit qu'on ne le croyait pas et qu'on le gardait dans une cellule, il avoua qu'il n'avait pas commis l'acte dont il s'accusait et que sa sœur était morte à la suite d'une assez longue maladie.

Cette intéressante observation met bien en lumière plusieurs traits caractéristiques de la psychologie de ces autoaccusateurs débiles, vaniteux : d'abord l'extraordinaire appétit de notoriété, ensuite l'extrême indigence des ressources intellectuelles employées à conquérir cette notoriété, enfin la bizarrerie, la complication et parfois l'apparence pseudo-scientifique des procédés d'exécution du crime. Les créations malades de l'imagination des débiles, qui rappellent de très près les élucubrations laborieuses et absurdes des dégénérés atteints du délire des inventions, portent bien le double cachet de la *faiblesse intellectuelle* et de la *vanité prétentieuse* de ces infirmes psychiques.

Observation XIII

Autodénunciation d'infanticide, par une débile, vaniteuse et menteuse, délinquante d'habitude.

CH. VALLON. — Annales d'Hygiène publique
et de Médecine légale, 13 déc. 1897.

Exposé des faits. — Le 30 avril dernier vers une heure de l'après-midi, boulevard Exelmans, la nommée T... accosta un brigadier des gardiens de la paix et lui fit la déclaration suivante : « Je voudrais parler au commissaire de police en chef pour l'informer que j'ai accouché clandestinement il y a dix jours à Billancourt. J'ai tué mon enfant en l'étouffant et je l'ai enfoui dans le jardin de la maison de mes maîtres ».

Conduite devant M. le Commissaire de police du quartier d'Auteuil, T... fournit les explications que voici : « Le samedi 17 de ce mois je suis entrée en service ; comme ma grossesse, quoique arrivée à la fin, n'était pas très apparente, ma maîtresse ne s'en est pas aperçue et je ne lui en ai pas parlé. Dans la soirée du lundi 19 je me suis mise au lit ; deux heures après, il pouvait être environ minuit, j'ai senti les premières douleurs de l'enfantement ; je me suis levée et, sans que j'aie beaucoup souffert, l'enfant est sorti lorsque j'étais au milieu de la chambre. J'ai coupé une espèce de cordon avec des ciseaux, puis j'ai porté dans le lit l'enfant qui poussait de légers cris et je l'ai étouffé à l'aide d'un oreiller appliqué sur lui. C'était un garçon arrivé à terme. Après m'être assurée qu'il était mort je l'ai immédiatement porté dans le jardin et enseveli assez profondément au pied d'un lilas à l'aide d'une bêche.

« Durant la nuit du mercredi 21 au jeudi 22, je suis retournée dans le jardin ; j'ai déterré mon enfant que j'avais enveloppé dans une de mes chemises et, le plaçant dans mon tablier, je suis sortie ; devant la porte j'ai pris le tramway qui allait sur Sèvres et je suis descendue bien après Sèvres dans un endroit un peu désert où j'ai enterré le corps de mon enfant. Ensuite je suis retournée chez mes maîtres par un autre tramway et personne à ce moment-là ne s'est aperçu de rien dans la maison. Mais aujourd'hui dans la matinée ma maîtresse me dit : « Vous avez fait quelque chose, ma fille est allée à la gendarmerie et elle vous le dira ». Prise de peur je me suis sauvée. »

Répondant à une question de M. le commissaire de police, T... ajoute qu'elle a tué son enfant parce qu'il lui était impossible de subvenir à son entretien. Elle refuse de faire connaître l'endroit où elle l'a enterré.

Comme on le voit, T... est très précise dans ses déclarations, rien en somme ne prouve qu'elle ne dit pas la vérité, aussi est-elle mise en état d'arrestation.

Le soir même, M. le commissaire de police, accompagné de T..., se rend à la maison où elle prétend avoir accouché ; malgré des recherches minutieuses il ne parvient à découvrir aucune trace d'un accouchement récent. Ni le lit dans lequel couchait T..., ni le sol ne présentent de taches de sang ; en revanche les draps et le plancher de la chambre sont maculés d'huile. — T... soutient quand même que son enfant est tombé au milieu de la pièce et qu'elle a lavé la place. Or, le plancher semble n'avoir pas été lavé depuis longtemps.

Invitée à indiquer l'endroit du jardin où elle avait d'abord enterré

son enfant, elle montre une plate-bande. Rien n'indique à la surface de la terre qu'un trou y ait été pratiqué récemment.

Interrogée quelques jours plus tard par M. Boucard, juge d'instruction, T..., tout en ricanant à la plupart des questions qu'on lui pose, renouvelle les déclarations faites à M. le commissaire de police. Elle précise même davantage l'endroit où elle a enfoui l'enfant.

« J'ai pris, dit-elle, le tramway, je suis descendue à la quatrième station, j'ai suivi une espèce de faubourg planté d'arbres, j'ai tourné à droite, dans une rue assez longue, et puis enfin je suis entrée à gauche dans une autre rue dans laquelle j'ai marché cinq ou dix minutes ; enfin j'ai trouvé un endroit désert, j'ai fait un trou avec une bêche sans manche que j'avais emportée, et j'ai mis dedans mon enfant entortillé dans une de mes chemises. »

M. le juge d'instruction pose encore à T... un certain nombre de questions. Les voici avec leurs réponses :

D. — Pouvez-vous vous rappeler la date de votre accouchement ?

R. — Ce doit être un samedi.

D. — Depuis combien de temps saviez-vous que vous étiez enceinte ?

R. — Quasiment tout de suite.

D. — Pourquoi avez-vous tué votre enfant ?

R. — Je me suis dit que j'étais veuve, et que si je retournais dans mon pays, mes parents trouveraient à redire à ma conduite ; alors voilà.

D. — Quand vous êtes-vous résolue à tuer votre enfant ?

R. — Sur le moment même ; j'avais bu de l'alcool pour me donner des forces et puis je n'ai plus su ce que je faisais.

T... ajoute que personne ne l'a poussée à s'accuser de son crime, mais qu'ayant tout raconté à Mme C... elle savait bien que les gendarmes finiraient par l'arrêter.

Il a été établi que T... n'avait fait aucune confidence à Mme C... mais qu'en revanche, dès le 29 avril, elle avait écrit elle-même au brigadier de gendarmerie de Billancourt une lettre signée du nom, mal orthographié, d'une de ses anciennes patronnes, dans laquelle il était dit en substance : T... la bonne de Mme R..., a eu un enfant et l'a fait disparaître, sa patronne sait tout.

Mme R... interrogée a affirmé n'avoir rien vu ni entendu. Le 22 mai, T... est extraite de Saint-Lazare par M. Cochefert, et conduite à Boulogne, route de Versailles. Invitée à montrer l'endroit où elle a enterré son enfant, elle se dirige d'abord sur Sèvres, en

traversant le pont établi sur la Seine, tourne ensuite à gauche en longeant le chemin de fer des Moulineaux, marchant à l'aventure, avec hésitation ; elle traverse ainsi successivement les territoires de Sèvres, Bas-Meudon, Issy-les-Moulineaux. Après une heure de marche elle avise un terrain vague, s'arrête, toujours hésitante, et déclare qu'elle croit reconnaître le terrain comme étant celui où elle a enterré l'enfant, mais qu'elle ne peut indiquer l'endroit. Ce terrain est recouvert, dans sa plus grande partie, d'herbes assez hautes, et, par places, de débris de démolitions ; il y a eu en cet endroit une fabrique de briques démolie depuis trois ans. Le sol est dur et il paraît impossible que T... ait pu y creuser un trou avec une bêche sans manche comme elle le prétend. Quelques fouilles restent sans résultat ; la pioche ne ramène que des morceaux de brique et de pierre sur lesquels elle s'émousse.

Tels sont les faits. Voyons maintenant l'inculpée.

Examen de l'inculpée. — C'est une robuste personne de vingt et un ans, au front aplati, plus bas à gauche qu'à droite, au nez légèrement effondré, à la physionomie peu intelligente. Quand elle cause, elle accompagne ses paroles d'un rire niais, en sorte qu'elle donne tout de suite l'impression d'une semi-imbécile. Elle paraît très heureuse de voir qu'on s'occupe d'elle, très fière de l'importance qu'on attache à ses paroles. De sa famille, on ne sait rien de bien précis. T... devant le commissaire de police a indiqué exactement ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance, mais elle prétend être veuve d'un M. R... entrepreneur maçon, qu'elle aurait épousé alors qu'elle n'avait pas encore seize ans et qui aurait été tué le 24 mai 1895, écrasé par un train. Or l'enquête a démontré que T... n'a jamais été mariée et que la qualité de Vve R... appartient à une de ses sœurs et non à elle. Elle déclare de plus qu'elle était arrivée à Paris depuis treize jours seulement venant du département d'Eure-et-Loir ; or en réalité elle était sortie le 7 avril de Saint-Lazare où elle venait de subir une peine de six mois de prison pour vol. Elle n'en était du reste pas à son premier emprisonnement ; depuis 1892, en effet, elle n'a pas encouru moins de onze condamnations pour vol, escroqueries, outrages aux agents, vagabondage, mendicité.

A sa sortie de Saint-Lazare elle avait été placée chez une rentière de Boulogne, par les soins de l'Œuvre des femmes libérées. Au bout de quatre jours elle est partie en disant à sa patronne « qu'elle devait retourner à Angers, un inspecteur de la maison d'assistance publique de cette localité où elle a été élevée comme enfant abandonnée, étant

venu la réclamer ». A l'Œuvre, elle a déclaré avoir quitté sa place parce qu'on ne la nourrissait pas suffisamment. Le lendemain elle a été placée de nouveau comme bonne dans une épicerie fruiterie : c'est là qu'elle était quand elle s'est dénoncée.

Aucune des personnes qui l'ont vue n'a remarqué qu'elle fût enceinte. J'ajoute tout de suite que M. Socquet a examiné T., et a constaté qu'il n'existait chez elle aucune, absolument aucune trace d'accouchement récent.

T..., répète devant moi dans les mêmes termes ses déclarations antérieures. Je lui fais remarquer qu'on n'a pas trouvé de traces de sang dans son lit, ni dans la chambre. Elle me répond que dans son lit elle avait eu soin de mettre des sacs qu'elle a lavés ensuite. Elle ajoute qu'elle les a lavés tous, moins deux. Je lui demande alors ce qu'elle a fait de ces deux sacs. Elle me répond en ricanant :

« Je les ai cachés, ce n'est pas pour dire où ils sont ; d'ailleurs je vous dirais où ils sont que vous ne les trouveriez pas tout de même. »

Impossible, malgré mon insistance, d'obtenir le moindre éclaircissement à ce sujet.

Je lui pose encore quelques questions auxquelles elle répond d'une manière évasive.

D. — Depuis quand n'aviez-vous plus vos règles ?

R. — Déjà depuis un moment.

D. — Etiez-vous très grosse.

R. — Pas plus que maintenant ; mon corset était le même.

D. — Avez-vous beaucoup souffert en accouchant.

R. — Comme toutes les femmes.

Je finis par lui dire que le médecin qui l'a examinée a constaté chez elle l'absence de toute trace d'accouchement et que, par conséquent, elle ment en disant qu'elle a mis un enfant au monde. Visiblement décontenancée, elle hésite un instant puis me dit :

« J'ai été blagueuse, je ne le suis plus, il vaut mieux que j'y aille carrément : j'ai été me dénoncer parce que j'avais mal fait et que je méritais une punition. Je ne croyais pas que je serais examinée. » Je lui demande alors ce qu'elle a fait de mal. Après bien des réticences, des sourires, elle finit par me dire : « A supposition que ce n'est pas moi qui ai accouché, mais une autre personne ; quant à avoir enterré un enfant, pour sûr j'en ai enterré un ».

Pressée de me donner des renseignements sur la mère de l'enfant qu'elle prétend avoir enterré, elle me dit :

« C'est une dame encore assez grande, vingt-neuf ou trente ans, blonde,

mince, mais encore d'une bonne taille; je ne connais pas son nom: je l'ai rencontrée sur la route de Versailles, de l'autre côté de la gendarmerie. » A la façon dont elle me répond il est évident que T... invente au fur et à mesure de mes questions... Je lui demande pourquoi elle n'a pas voulu indiquer l'endroit où elle a caché l'enfant... elle réplique que cela lui aurait fait trop de peine de voir déterrer le petit. Aux diverses visites que je lui ai faites, je n'ai pu obtenir aucun autre renseignement. T... a toujours la même attitude, elle sourit, ricane, prend des airs intéressants.

L'examen physique est très difficile, car dès que j'approche de T.... elle se recule, dès que je veux la toucher, elle me repousse comme elle ferait d'un galant trop entreprenant... Cependant les constatations que j'ai pu faire prouvent que l'inculpée n'est pas une hystérique.

En somme, T... m'apparaît comme une de ces faibles d'esprit qui, poussées par le désir d'attirer l'attention, de se mettre en scène et de jouer un rôle, n'hésitent pas à s'accuser de méfaits imaginaires. Vaniteuse comme la plupart des débiles intellectuels, tant il est vrai que la vanité se trouve surtout chez ceux qui auraient le plus de raisons d'être modestes, dominée par un sentiment de ridicule et sotte gloriole, elle a voulu s'exhiber, faire parler d'elle, et c'est pour cela qu'elle a inventé de toutes pièces une histoire d'infanticide: puis, quand elle a su que l'examen médical avait permis de constater l'absence de tout signe d'accouchement, elle a essayé de faire croire à la suppression de l'enfant d'une autre personne.

A mon avis il n'y a aucune foi à ajouter à toutes ses assertions. Elle n'a d'ailleurs cessé d'accumuler mensonges sur mensonges. Avant même de s'accuser d'un crime elle a pris la fausse qualité de Veuve R..., elle a prétendu arriver de province depuis quelques jours seulement, alors qu'elle était à Paris depuis longtemps, elle a raconté une histoire fausse pour motiver son départ de chez une de ses patronnes, elle a inventé une autre raison pour la Société de patronage, elle a écrit au brigadier de gendarmerie de Billancourt une dénonciation signée d'un nom d'emprunt, etc..., etc... T... est atteinte de débilité intellectuelle, et dans toutes ses déclarations il ne faut voir que le résultat d'une impulsion malade à mentir, d'un besoin pathologique de mystifier; ce sont là en effet des dispositions mentales communes chez les faibles d'esprit de son espèce....

Internée à Villejuif la malade, suivie par M. Briand, ne s'y accuse plus d'homicide, mais raconte au contraire qu'on l'a accusée faussement d'avoir tué son enfant. Elle n'a pu donner le jour à un enfant

puisque'elle est veuve et vierge. (La vérité est qu'elle n'est pas vierge et qu'elle a un utérus bifide.) Elle a enterré l'enfant d'une dame qui lui a donné 3.500 francs ; et si elle s'est dénoncée c'est pour subir au plus tôt la peine méritée et pouvoir vivre ensuite tranquille avec l'argent-qu'elle a enterré avec l'enfant....

Plus tard elle avoua avoir menti à la justice.

Cette observation offre un curieux exemple de l'*autoaccusation* issue d'un double besoin de mentir et de paraître, à base de mensonge et de vanité et dégagée de tout calcul, étrangère à tout mobile intéressé. Elle montre quelle longue et délicate enquête judiciaire peut provoquer l'auto-dénonciation mensongère d'une imbécile, assez malicieuse à la vérité, mais incapable de tenir un raisonnement et d'alléguer une preuve à l'appui de ses déclarations.

A ce besoin pathologique de gloriole, s'allie souvent, comme on le voit, un sentiment de *malice* puéril dans son fond et dans sa forme qui pousse l'autoaccusateur à mentir pour tromper : entourage, autorités, médecins, opinion publique et cela uniquement pour faire des dupes et se réjouir intérieurement des effets de ses mensonges.

Observation XIV

Autodénonciation écrite de violation de sépulture par un dégénéré débile, vaniteux, imagitatif. — Hétérodénonciation écrite antérieure de son oncle accusé d'incendie. — Enquête. — Examen médico-légal. — Inter-nement.

A. MOTET. — Rapport médico-légal.

Le crime dont le nommé D... est inculpé rappelait les attentats dont le sergent Bertrand avait, autrefois, dans des conditions bien autrement émouvantes, multiplié les récidives.

Nous nous demandions, avant tous renseignements, si nous allions nous trouver en présence d'un de ces aliénés atteints de folie par accès, sous l'influence d'une prédisposition héréditaire ; si nous n'allions pas, une fois de plus, retrouver des impulsions instinctives d'une aveugle brutalité. Dès notre première visite, nous nous sommes faci-

lement convaincus que rien ne justifiait nos prévisions. D... est un jeune homme de dix-neuf ans, de petite taille, sans malformation d'aucune sorte. La tête est d'un volume et d'une conformation normaux, la face est symétrique, sans saillies exagérées des arcades zygomatiques, sans développement excessif du maxillaire inférieur. Le front est un peu bas, il n'y a pas de dépression des régions temporales ; les oreilles, moyennes, sont à pavillon un peu projeté en avant, mal ourlé à la partie supérieure. Il n'y a pas de prognatisme ; les dents sont mauvaises mais régulièrement placées. La voûte palatine est normale. Les organes génitaux sont très développés, le pénis est volumineux comme chez les masturbateurs, et D... ne fait pas de difficultés d'avouer qu'il a, depuis longtemps, l'habitude de la masturbation, et qu'il n'a que rarement des relations avec des femmes.

Ce jeune homme, à la physionomie assez douce, sans grande expression, nous apparaît, au premier abord, malgré l'absence de signes physiques bien caractérisés, comme un dégénéré. Il y avait donc pour nous un grand intérêt à fixer ses antécédents. Nos recherches, de ce côté, nous ont donné des résultats décisifs. Sans remonter plus haut que ses grands parents, nous trouvons :

1° Grand-père maternel mort phthisique à quarante-trois ans ; rien de suspect du côté de l'intelligence.

2° Grand'mère vivante âgée de soixante-dix ans, frappée il y a trois ans par une hémorrhagie cérébrale et restée hémiplegique gauche. Un peu d'affaiblissement intellectuel. Ils ont eu quatre enfants. Trois, une fille bien portante mais très nerveuse et deux fils sont vivants.

3° L'aînée, la mère de D... l'inculpé, est morte à trente ans phthisique ; elle n'a jamais eu d'accidents nerveux.

4° Dich..., son mari, dont les antécédents de famille sont inconnus, était un débauché, paresseux, ivrogne, buveur d'absinthe, toujours dans un état d'excitation alcoolique. Il était d'une brutalité excessive ; à la mort de sa femme, il abandonne ses enfants ; et Charles, âgé de quatre ans, fut recueilli par sa grand'mère qui l'a élevé. De ce mariage sont nés cinq enfants. Deux sont morts en bas âge ; nous ne savons rien des deux autres, un fils, âgé de vingt-quatre ans, établi, et une fille de vingt-deux ans, qui n'habitent pas Paris.

Le dernier, Charles D..., a été très difficile à élever, sans avoir eu de maladies graves dans l'enfance, sans convulsions, affirme la grand'mère ; il n'a marché seul qu'à sept ans et n'a parlé distinctement qu'à neuf ans. Jusqu'à quinze ans, il a pissé au lit. On l'a mis à l'école

aussitôt qu'on a pu, vers huit ans et demi. Il apprenait très difficilement, très doux de caractère il donnait tout ce qu'il pouvait et parvint à savoir lire et écrire. A partir de treize ans, il a travaillé dans différentes maisons, plus ou moins longtemps sans que rien n'ait appelé l'attention sur lui ; seulement il est devenu dans les deux dernières années, plus mobile de caractère. Il changeait de condition à chaque instant ; il a tiré la feuille chez un imprimeur, il est rentré à la raffinerie où il avait déjà été employé, puis il a travaillé avec son oncle, couvreur. Ce n'est pas qu'il soit paresseux, loin de là ; il ne paraît pas non plus avoir de fréquentations mauvaises ; il ne boit pas et donne à sa grand'mère tout l'argent qu'il gagne. Trois francs par quinzaine lui suffisent. Il lit beaucoup et le choix de ses lectures n'est pas toujours heureux. Son imagination s'exalte facilement, mais il conserve, au milieu de ses exagérations sentimentales, quelque chose de puéril qui le laisse inférieur comme idées, comme goûts, aux jeunes gens de son âge.

Ce n'est pas sans peine que nous avons obtenu de sa grand'mère, très méfiante, ces renseignements. Elle a peur, si elle en disait trop, qu'on lui enlève son petit-fils ; à chaque instant elle répète qu'il n'est pas fou, ce qui laisse supposer qu'elle cache des troubles qu'elle a vus, que nous avons constatés nous-même, et qui, pour nous, ont la plus grande importance.

D... est sujet à des crises délirantes avec état hallucinatoire, qui durent quelquefois plusieurs heures. Nous en connaissons deux : l'une, chez le commissaire de police, au mois de mars, l'autre, à Mazas, le 2 mai. Sur cette dernière nous avons eu des renseignements très précis. L'accès a commencé dans la soirée et a duré toute la nuit. Sans être ni agité ni bruyant, il a bavardé d'une manière incohérente une partie de la nuit. Il n'a certainement pas eu d'état convulsif, ni même vertigineux, au début de cette crise dont il n'a gardé qu'un souvenir assez confus. Cependant, il convient qu'il dort très mal, qu'il a des rêves pénibles, des cauchemars, et son séjour en prison lui est difficile à supporter. Il a fallu le mettre au régime d'infirmerie.

Cependant, cet état névropathique, qui n'est pas d'origine comitiale, et qui présenterait avec l'hystérie bien plus de points de ressemblance qu'avec toute autre névrose, n'est pas de date récente ; et, si la vie prisonnière, les soucis de l'instruction, ont pu en exagérer les manifestations, ils ne l'ont pas causé. Le commissaire de police, au moment du premier interrogatoire, l'avait constaté, et nous avons vu sur plusieurs des pièces du dossier que D... « à certains

moments ne paraissait pas jouir de sa raison ». Cette allégation un peu vague sera précisée par nous.

D... dont le développement physique a été tardif, a subi un véritable arrêt du côté du développement intellectuel. Il est resté un enfant par le caractère, par les idées, et cette intériorité préparée par une influence héréditaire, l'alcoolisme de son père, se traduit par une instabilité toute pathologique, par des déterminations absurdes et par une tendance au mensonge, aux inventions romanesques, moitié résultat de lectures aussi mal choisies que mal digérées, moitié produit d'une imagination désordonnée, d'une vanité puérile. D... est, paraît-il, un grand liseur, et les faits divers, les récits de crimes, les aventures de roman, sont chaque jour dévorés par lui, moins par déraison que par absence complète de raison ; il a une singulière tendance, il se met volontiers en scène, ayant de lui une opinion assez haute, ce qui n'est pas rare chez les débilés intellectuels ; il est toujours prêt à jouer un personnage, et, par un procédé aussi naïf qu'imprévoyant, il fait par écrit des dénonciations compromettantes : une première fois son oncle, qu'il accuse, par lettre anonyme, d'avoir allumé un incendie, une seconde fois pour lui-même, se prétendant l'auteur de la violation de sépulture de Fernande Muy. Mis en état d'arrestation par le commissaire de police de Saint-Ouen, il est encore dans la période d'élucubration de son imaginaire aventure, il donne des détails qui paraissent d'une rigoureuse précision, et si l'on y veut bien prendre garde, il n'ajoute pas grand'chose aux premiers renseignements donnés par les journaux qu'il a lus ; il mêle à l'affaire un de ses camarades et lui fait jouer le rôle de profanateur de cadavre.

Puis, à la fin de son récit, il se fait en lui une véritable réaction ; l'instinctif sentiment de la défense se réveille et, sans avoir encore bien conscience de la situation grave où il vient de se mettre lui-même, il se rétracte et est pris, tout à coup, d'une crise nerveuse qui n'est pas simulée. A partir de ce moment, il ne s'accuse plus, il nie même énergiquement qu'il ait écrit la dénonciation trouvée ouverte dans un bureau de poste et signée Guimad. On l'y peut aisément reconnaître, cependant, en comparant la formule qui la termine à celle qui finit une lettre écrite par lui, de Mazas, à M. le Juge d'instruction, le 20 avril : « Agréez mes félicitations, etc., etc. » Tout est identique, même le mot serviteur, posé seul en vedette au-dessus de la signature. Cette dénonciation, évidemment écrite par D... contre lui-même, suffirait, à elle seule, à démontrer le désarroi profond de son intelligence.

Ce besoin d'écrire, qui le sollicite sans cesse, est caractéristique encore ; il écrit chez lui et rédige, avec une incohérence que le Dr Dubousquet avait constatée, les cours du soir auxquels il assiste, sans rien y comprendre. Il écrit à Mazas, des lettres interminables et il ne faudrait pas le presser beaucoup pour lui faire rédiger ses mémoires.

D... n'a pas la tenue d'esprit, l'énergie suffisante pour concevoir et pour commettre un crime aussi compliqué dans l'exécution, que celui dont il est inculpé. Il ne pourrait pas l'avoir tenté sous l'influence d'un accès de folie impulsive, il n'y a rien chez lui qui révèle un semblable état ; c'est un masturbateur, un timide ; les crises hallucinatoires délirantes qu'il a eues à plusieurs reprises ne comportent pas une série d'actes que tout démontre avoir été exécutés par un homme déterminé.

Pour nous, D..., fils d'un alcoolique, est un dégénéré, faible d'esprit. Chez lui la débilité mentale s'accuse par des actes aussi imprévoyants que puérils, par un besoin de parler, d'écrire, de se mettre en scène, et de jouer un rôle actif dans des aventures dont son imagination a été frappée. En cela il est semblable aux enfants qui, sinon de toute pièce, du moins sur des données incomplètes inventent une histoire mensongère, la complètent et, finissant par l'apprendre par cœur, la répètent avec un luxe de détails auxquels se laissent parfois prendre ceux qui n'ont pas l'habitude de ces mensonges compliqués.

Evidemment, D... n'a pas conscience de la valeur morale de ses actes ; il agit sans discernement. Mais deux fois déjà par ses fausses dénonciations, il a compromis la réputation, le repos et, un peu plus, la liberté de ceux qu'il accusait. Il est donc nuisible et il importerait de l'empêcher de nuire.

Cet exemple montre la transition entre la forme vaniteuse simple et la forme maligne de la mythomanie qui s'associe aux manifestations si variées de l'instinct de destruction, depuis la simple malice jusqu'à la férocité la plus acharnée.

La *forme malicieuse* comprend la série des fabulations orales, écrites, ou machinées que leurs auteurs organisent contre autrui.

A cette catégorie appartiennent les *mystificateurs* qui, par tempérament, par tendance instinctive, sont poussés à organiser des fables destinées à tromper et à provoquer chez leurs victimes toute une série de réactions le plus sou-

vent prolongées ou compliquées, toujours pénibles. Gardant l'anonyme ils jouissent, en secret ou avec leurs confidents, des effets de leurs machinations.

C'est ainsi qu'un grand nombre de ces sujets sont les organisateurs conscients et malicieux de séances de spiritisme, de faits d'occultisme, de miracles ou d'histoires de maisons hantées :

Observation XV

Résumé de l'histoire d'une Maison hantée publiée dans « Le Spiritisme devant la Science », de GRASSET.

La scène se passe dans une ville de moyenne importance du grand duché de Gérolstein que Grasset appelle Daïmonapolis pour fixer les idées.

Dans un des faubourgs habite une famille composée :
du grand-père un peu superstitieux, journalier ;
du père âgé de 31 ans, cultivateur, timide et doux ;
de la mère, 40 ans, mariée en secondes noces, intelligente, vive, méridionale, très exhubérante ;

de six enfants : deux du premier lit :

Jean 20 ans, journalier, paisible, caractère enfantin ;

Jeanne 15 ans, soignée en 1903 dans le service de M. Grasset pour hystérie convulsive ; physionomie ouverte, moralité détestable ;

Quatre du second lit : 8, 6, 4 et 2 ans.

Tous les jours le grand-père et le fils aîné Jean partent le matin pour le travail.

Le 4 décembre 1901 Jeanne, après leur départ, va chercher du linge dans la chambre du grand-père et ne remarque rien d'anormal, dit-elle. Dans l'après-midi la mère M^e A... va faire la chambre et est étonnée, en entrant, de trouver le lit bouleversé.

Le grand-père interrogé le soir, se excuse et voit dans ces phénomènes une intervention surnaturelle ; il demande de faire dire une messe à l'intention des âmes de son fils et de sa fille.

A partir de ce jour se succèdent une série de fait inexplicables dont la maison est le siège ; ses habitants en parlent aux voisins, la population s'émue et un coiffeur de la localité écrit à Géralstein au rédacteur en chef du journal : *le Messenger de l'Occulte*, la lettre suivante qui résume les faits :

« Je crois bien faire en portant à votre connaissance un fait qui doit vous intéresser.

« Une famille presque pauvre, composée du père et de la mère, du grand père et de six enfants, habite Daïmonopolis, sur la colline, une petite maison de campagne qu'elle loue. Depuis vingt-quatre jours, il se passe des choses vraiment extraordinaires : dès que ces personnes ont tourné les talons, les couvertures, draps et matelas, sont jetés au milieu de la chambre, les chaises, tables, renversées, les couvertures portées au milieu du terrain qui entoure la maison, Un voisin a tendu une sorte de piège : il a ficelé les matelas, les espagnolettes des fenêtres, apposé des scellés, répandu de la sciure tamisée dans les appartements; pendant les quatre jours que les appartements sont restés dans cet état, rien d'anormal ne s'est produit.

« Mais deux jours après, cela a recommencé de plus belle; le chien enfermé s'est trouvé dehors sans qu'on ait vu ouvrir la porte; il y a trois jours la fillette de 15 ans a eu, au lit, les cheveux coupés. Des chrysanthèmes, des lys, des giroflées, des échalottes ont été dévastés. Les enfants de 15, 5 et 4 ans affirment avoir vu briser les plantes, sans voir personne; ils ont vu aussi une armoire s'ouvrir et le linge tomber à leurs pieds; la nuit des coups sont frappés aux murs et sur les meubles....

« Est-ce du spiritisme ? Je ne sais. M. le Curé ne s'est pas prononcé... Je me tiens à votre disposition pour tous renseignements complémentaires... Si vous voulez bien m'indiquer quelques données pour arriver à éclaircir cela, je vous en serai très obligé... Recevez, Monsieur, ... »

Le rédacteur du journal demande alors de nouveaux détails et donne dans une lettre quelques indications sur les causes probables des faits rapportés :

« Il y a, en général, dans les maisons ou les lieux dits hantés un être, une jeune femme ou une jeune fille le plus souvent, qui, à son insu joue le rôle du médium. Le médium est une sorte de pile humaine qui produit une sorte d'électricité, etc.... Y a-t-il parmi les enfants qui habitent la maison une jeune fille sur le point d'être nubile ? On a remarqué que, presque toujours, cela était ainsi dans les maisons hantées. »

Sur ces entrefaits Jeanne maigrit, perd l'appétit, prend mauvaise mine et le docteur E., qui la voit en passant, conseille de la mettre à l'hospice. D'ailleurs son éloignement permettra d'apprécier son in-

fluence sur les phénomènes actuels. Entrée à l'hôpital la malade y fait une crise d'hystérie.

Pendant l'absence de Jeanne rien d'anormal ; au bout de huit jours elle rentre chez elle et les phénomènes antérieurs se reproduisent.

Mais Jeanne a maintenant des crises d'hystérie très fréquentes.

Sa mère va consulter une somnambule qui n'hésite pas et prononce que Jeanne est poursuivie par quelqu'un qui lui a jeté un sort.

Elle place devant la jeune fille un verre rempli d'eau reposant sur une assiette blanche et lui persuade qu'elle doit y voir une figure. Jeanne la décrit alors et jure qu'elle la reconnaîtra désormais : c'est une vieille femme. Mme A... se rappelle alors qu'à la mort de sa mère, comme celle-ci agonisait longuement, l'entourage de la malade pensa que par vengeance quelqu'un l'empêchait de rendre le dernier soupir. A ce moment une voisine conseilla une pratique occulte qui désigna comme la cause de tout le mal une amie de la mourante entrant au même instant, celle-ci fut jetée à la porte par la famille de la moribonde. C'est encore elle qui évidemment les poursuit de sa haine.

Pour s'en assurer on décide d'interroger les esprits frappeurs, et un matin on entend des coups frappés contre la cloison qui sépare la chambre de Jeanne de celle de ses parents. L'esprit est là, on s'entend avec lui et on lui dit de répondre en frappant deux coups pour dire : oui ; trois pour dire : non.

(Les coups répondant aux questions sont frappés près du lit où Jeanne est couchée. Les parents sont de l'autre côté du mur dans leur lit). L'esprit désigne la vieille femme en question, qui, dit-il, en veut à Jeanne.

A quelques jours de là celle-ci reconnaît dans un groupe de femmes la vieille qu'elle a vue dans le verre et qui n'est autre que la personne incriminée.

De nouveaux phénomènes viennent s'ajouter aux anciens :

Bougies allumées, couronnes et croix faites avec des herbes sèches et posées sur le lit du grand père ; différents objets disparaissent et sont retrouvés parfois loin de la maison ; Jeanne couchant avec sa mère se sent piquée et on trouve dans les draps des épingles, des fourchettes, etc..., un jour le lit est pris de tremblements impossibles à expliquer.

Mme A... désireuse d'avoir une explication avec « la vieille » va consulter la somnambule qui conseille de s'enfermer et vers 11 heures du soir de brûler un chat vivant, mais elle recommande de ne sortir sous aucun prétexte.

Au moment où on brûle le chat on entend un grand roulement, de grands coups à la porte et sur la cloison ; on s'attend à voir apparaître « la vieille » lorsque tout à coup Jeanne, qui était couchée, pousse un grand cri, se sent serrée à la gorge et entre en pleine crise d'hystérie qui dure plusieurs heures.

On l'envoie à l'hôpital de Montpellier où elle entre le 20 février 1902.

Du jour où Jeanne a quitté la maison de ses parents, les phénomènes extraordinaires ont cessé et il ne s'est rien produit d'anormal.

Pendant son séjour à l'hôpital elle a eu trois grandes crises d'hystérie et de nombreuses petites crises convulsives.

Pas d'hallucinations.

Anesthésies variables et étendues.

Rétrécissement du champ visuel.

Sens moral très affaibli : elle court après les jeunes malades de l'hôpital, dérobe de l'argent et différents objets à ses camarades. Effrontément menteuse elle invente de toutes pièces des histoires scandaleuses dont elle se fait l'héroïne ; s'amuse la nuit à frapper contre le bois de sa table de nuit pour faire croire à la présence « d'esprits » disant à la veilleuse : « As-tu entendu ? On a frappé ».

Lotions tièdes, traitement électrique, repos. Les crises disparaissent. Le caractère se modifie en bien.

La première impression évidente, comme le dit Grasset, est qu'il y a là un mélange de jonglerie ou de fumisterie, d'hystérie ou de névrose et enfin de crédulité ou de bêtise.

Toute la famille ne paraît pas être complice.

Jeanne est l'actrice principale.

Les aventures de ce genre plus ou moins savamment machinées sont l'œuvre, enrichie et compliquée par la crédulité et la suggestion de l'entourage, de mythomanes malicieux, *exploiteurs de la foi au merveilleux*, tourmentés par le désir de paraître et de semer chez autrui l'étonnement, le trouble et l'intrigue.

Une seconde manifestation clinique de la mythomanie maligne est représentée par l'*hétéroaccusation calomnieuse*. La lettre anonyme constitue un procédé courant qui montre bien l'absence de tout élément vaniteux dans les formes purement malignes ; elle met bien par contre en lumière

le caractère de lâcheté et de sournoiserie de ces manifestations morbides. Mais il existe aussi de nombreux cas d'hétéroaccusation calomnieuse avec dénonciation formelle, orale ou écrite, aux autorités, du prétendu coupable. Le mobile incitateur est le plus souvent haine, jalousie ou désir de vengeance. Un des principaux caractères de ces épisodes est la disproportion frappante qui existe entre l'insignifiance des griefs accusés et l'importance des manœuvres dirigées contre la victime.

Observation XVI

P. GARNIER. — Les hystériques accusatrices. *Bulletin Médical*, 1903.

Louise H..., âgée de dix-neuf ans, fille d'une mère hystérique et nièce d'un aliéné, a eu une enfance malade : à sept ans fièvre typhoïde, deux ans plus tard, chorée, et à dix ans, premières attaques d'hystérie. L'intelligence était d'ailleurs assez vive bien qu'il y eût plus d'apparences que de fonds.

A dix-sept ans, à la suite de l'avortement d'un projet de mariage, Louise H..., mettant à profit certaines circonstances mystérieuses dans lesquelles était mort le père de son ex-fiancé, porta contre le jeune homme et la mère de celui-ci, ainsi que contre l'un de leurs employés, des accusations qui eurent pour résultat de faire prononcer contre ces trois personnes une condamnation à six mois d'emprisonnement pour coups et blessures.

Après la revision du procès qui réduisit enfin à néant les allégations de l'hystérique, ce fut son propre père que Louise H... dénonça comme étant le vrai coupable. Pourtant la jeune fille eut une défaillance dans son rôle d'accusatrice. Lorsqu'elle vit son père, arrêté sur sa dénonciation, entrer entre deux gardes dans le cabinet du chef de la sûreté, elle eut une crise convulsive, et sous le coup de l'émotion qui s'était emparée d'elle, elle avoua que cette fois encore, elle avait cédé au besoin de calomnier.

Son exaltation fut telle, dès ce moment, qu'il fallut la faire conduire à l'Infirmierie spéciale. Louise H... s'était affirmée suffisamment dangereuse par ses mensonges morbides, pour rendre nécessaire la mesure de l'internement.

Dans les commentaires dont il accompagne cette observation, P. Garnier dit fort judicieusement : la suggestion ici n'a rien créé, elle n'a fait qu'utiliser des éléments innés (propension au mensonge, amour-propre, besoin de nuire), joints à une rancune actuelle et violente, en un mot, tous les éléments de cette même tendance accusatrice, qui souvent entre en jeu d'elle-même.

L'hétéro-accusation *génitale* est une fréquente manifestation de la fabulation maligne : viol, attentat à la pudeur, adultère dramatique, grossesse ou avortement criminels.

Un curieux cas d'autohétéroaccusation rentrant dans cet ordre est le suivant :

Observation XVII

Observation prise dans le Service de M. Garnier.

MANET. — L'autohétéroaccusation chez les hystériques, 1903.

Bl... D..., âgée de 30 ans, sans profession.

Dénonce une sage-femme, la Vve B..., âgée de 58 ans, qui, sur ses instances, a exercé sur elle des manœuvres abortives.

Ses aveux sont recueillis, et une inculpation d'avortement et de complicité d'avortement est lancée contre Bl... D... et la Vve B.

Comment l'attention du juge d'instruction fut-elle mise en éveil ? Nous l'ignorons, mais Bl... D... est envoyée au Dr P. Garnier à fin d'examen médical.

Devant M. Garnier, Bl... D... recommence son récit, semblable de tous points à la dénonciation primitive, incluse au dossier. Nous y relevons les phrases suivantes : « Une dame de mes amies, à laquelle j'avais avoué mon état de grossesse, et la situation délicate où je me trouvais, n'étant pas mariée, me donna l'adresse de la veuve B..., couturière de ce genre d'opérations. Je m'y rendis sur-le-champ. Après une longue attente, je fus introduite auprès d'elle, lui exposai mon cas et le désir d'être débarrassée de mon enfant. Quand j'eus accepté le prix demandé pour ses soins, la veuve B... consentit, et, séance tenante, procéda à l'opération. »

Là s'interpose une description interminable, destinée à étayer ses dires, de l'appartement de la sage-femme, depuis les meubles disposés

dans l'antichambre, jusqu'à l'emplacement du canapé rouge où elle s'étendit. L'orientation et le nombre des fenêtres de la pièce, la couleur des rideaux, rien n'est passé sous silence. De même, tous les outils ayant servi à l'intervention, sont minutieusement énumérés et décrits. Le mode opératoire, la durée de l'intervention, les recommandations de discrétion de la sage-femme qui l'accompagne jusque dans l'escalier, sont l'objet de longues dissertations. Bref : « Cinq jours plus tard, prise de douleurs, j'expulsai un fœtus de trois ou quatre mois, que j'ai jeté dans les fosses d'aisances. Bourrelée de remords et craignant à tout moment que mon secret ne soit découvert, je suis venue me dénoncer, dans l'espoir qu'on tiendrait compte de mon repentir. Il me semble d'ailleurs, que tout le monde est au courant de mon crime; j'entends partout qu'on m'appelle : avorteuse, avorteuse. »

Bl... D... appartient à une famille des plus honorables. Rien de particulier à noter dans ses antécédents héréditaires.

Antécédents personnels. — Fièvre typhoïde à l'âge de 6 ans. Régulée vers l'âge de 12 ans; a toujours été irrégulièrement menstruée.

Semble avoir une disposition au mensonge. Vers 14 ans, elle a échafaudé déjà tout un roman : un Monsieur, bien mis, âgé, décoré, l'ayant attiré dans un endroit écarté des Champs-Élysées, lui aurait montré ses parties génitales.

Vers 17 ans a présenté des attaques nettement hystériques.

Ce serait sa première grossesse.

Au point de vue de l'état mental, on peut noter actuellement une tendance aux idées de persécution, des interprétations délirantes, quelques hallucinations auditives.

Examen physique. — Rétrécissement du champ visuel surtout marqué à droite; abolition du réflexe pharyngé, pas de troubles de la sensibilité, pas de signes d'éthylisme.

L'aspect objectif des organes génitaux internes ne semble pas en rapport avec un avortement de quatre mois si récent.

L'information judiciaire aboutit à la mise à néant des allégations de Bl... D... La sage-femme, dont l'adresse seule était exacte, put sans peine démontrer le mal fondé de la dénonciation dont elle était victime.

Comme on le voit ici la fable se présente a priori, dans sa forme et dans son fond, comme dans son encadrement, avec une telle apparence de vraisemblance que l'entourage s'émeut, qu'une enquête judiciaire s'ouvre et que la victime est interrogée.

Tout met en lumière les caractères classiques, décrits par M. Dupré, de ce genre d'accusations : apparence lucide, sincère et désintéressée de l'accusateur, vraisemblance du crime rapporté ; caractère précis, détaillé, luxueusement descriptif, presque invariable dans les termes du récit accusateur ; le plus souvent affaire dramatique entourée d'un certain mystère.

Les exemples abondent dans la littérature médico-légale de ces romans criminels, à caractère génital, inventés par les mythomanes et qui sont imputés à l'hystérie parce qu'on les observe souvent en effet chez des sujets qui présentent des stigmates ou des accidents hystériques.

Le viol est presque toujours le crime de choix dénoncé par les accusatrices. P. Garnier a montré qu'il fallait chercher les raisons de ce choix dans le caractère particulièrement odieux de ce crime, la sympathie, la curiosité et l'intérêt qu'il suscite dans l'entourage et le public ; l'auteur est heureuse d'être plainte, flattée d'être remarquée, mettant bien en évidence vanité, malignité et amoralité.

Dans d'autres cas il s'agit de tentative d'assassinat, de violences graves exercées dans un but de vol et de vengeance. Quel que soit le genre de ces manifestations, elles sont le plus souvent provoquées par une *femme*. Contrairement à l'œuvre mythopatique simplement vaniteuse elles comportent l'hétéroaccusation par insinuation, par dénonciation, ou par reconnaissance du prétendu coupable, ou enfin par collaboration ultérieure à l'erreur judiciaire.

Tout ce processus de fabulation peut aussi être mis en œuvre par une mentalité amoral, obéissant à des mobiles vicieux tels que la cupidité ou la lubricité. C'est la *mythomanie perverse*, rarement simple, presque toujours associée à l'élément vaniteux et surtout à l'élément malin. La mythomanie perverse de nature *cupide* est celle que représentent les grands escrocs, chefs de grandes entreprises

frauduleuses qui déploient un talent si extraordinaire dans l'échaffaudage de leur roman intéressé. Tels sont les *escompteurs de fortunes* qui, par des phénomènes successifs de suggestion analogues à ceux dont nous avons décrit l'influence pathogénique, arrivent à donner une existence judiciaire et en quelque sorte légale à des fables sur le néant desquelles s'édifient des fortunes.

L'affaire Humbert en est un exemple fameux qui montre les classes les plus considérables et les plus éclairées de la société gravitant autour d'une simple débile intellectuelle et morale, mais imaginative et fabulante, douée d'aptitudes véritablement créatrices.

Certains débiles pervers puisent dans le domaine de la *lubricité*, de la tromperie et du mensonge la règle de leur conduite amoureuse. Tels sont les polygames, les *séducteurs professionnels*. Ici encore la vanité s'associe à la perversité sous forme de titres imaginaires dont se parent le plus souvent ces escrocs.

La fabulation peut revêtir une forme plus active, se caractérisant par l'association aux aptitudes mythiques d'une versatilité mentale, d'un appétit du changement et d'une excitation locomotrice qui aboutissent à la tendance continue au déplacement faisant de ces malades des *mythomanes errants*. Cette tendance est déjà ébauchée chez l'enfant avec les *petits Robinsons*, que l'on retrouve dans le bois voisin ou parfois dans les ports de mer qui exercent sur eux une attraction élective, vivant en quelque sorte leur rêve. Elle se retrouve, amplifiée par les éléments de l'éducation et de l'expérience, chez ces dégénérés migrants, bien étudiés par Pitres et par Tissier qui, lorsqu'ils racontent leur odyssée, font un mélange inextricable de vérités et d'erreurs, de sincérité et de mensonge. Ces malades sont du reste incapables de donner à leur genre de vie la moindre raison plausible ; tel ce vagabond qui, errant depuis dix

ans à travers toute la France, l'Espagne, l'Algérie, donne comme raison qu'il voyage pour voir du pays ; or il est aveugle depuis l'âge de vingt mois ! Lorsqu'on lui fait observer le peu de bénéfices qu'il doit retirer, à ce point de vue, de ses pérégrinations, il semble réfléchir, puis, dit errer ainsi dans l'espoir de trouver une femme ressemblant à celle qu'il avait dû épouser dix ans auparavant.

Kraepelin a rapporté l'histoire d'un psychopathe fabulant et migrateur dont il a toujours été impossible de reconstituer la carrière et de déterminer l'identité.

Notre maître, M^r Dupré, a développé, dans les leçons, encore inédites, qu'il a faites cette année à Sainte Anne, les rapports de la Mythomanie et du Vagabondage. Il a relaté plusieurs observations de *vagabonds mythomanes*, débiles, dont la biographie représente l'illustration vivante et par conséquent, la meilleure démonstration clinique de l'association chez certains dégénérés de la tendance à la fabulation et à la simulation qui fait le mythomane et de l'instabilité constitutionnelle qui fait le vagabond.

Avec ces fabulateurs actifs, nous arrivons à une manifestation non moins active du syndrome morbide, la *simulation*. Une des formes les plus fréquentes de la mythomanie, elle est toujours associée à la fabulation dont elle représente soit le thème principal, soit le développement complémentaire.

Elle frappe par la systématisation de son exécution qui nécessite la mise en jeu de multiples énergies physiques et psychiques chez les sujets prédisposés à ce mode d'activité mythopathique. Certains simulateurs font preuve d'un talent d'une complexité vraiment extraordinaire où entrent comme principaux éléments une grande aptitude à l'imitation, une présence d'esprit constamment en éveil, une ténacité particulièrement développée et enfin une rare domination volontaire de la plasticité organique. Tout cet

ensemble de conditions, en quelque sorte indispensables à ce syndrome, explique qu'on le rencontre rarement chez l'enfant où elles ne se trouvent qu'exceptionnellement réunies.

Aux manifestations d'autoaccusation que nous avons vues précédemment, correspondent chez les mythomanes vaniteux celles d'*automutilation* qui équivalent dans le domaine de l'action, aux premières dans le domaine du langage. On en trouve déjà des exemples chez l'enfant :

Un garçon de huit ans se couvre de coups lui-même pour prouver, par ses contusions et ses ecchymoses, la réalité d'une soi-disant agression par des voleurs et d'une lutte dont il serait sorti vainqueur.

Mais c'est surtout avec l'adolescence que ces faits entrent dans une phase intéressante. Tel le cas cité par Brouardel :

Une jeune fille disait avoir été l'objet d'une attaque en wagon et présentait une petite plaie au-dessus du sein gauche. L'enquête judiciaire fut négative, malgré les détails donnés par la prétendue victime. On finit par découvrir que le couteau de l'assassin avait été acheté un mois auparavant par la victime elle-même.

Dans cette catégorie de simulation d'attentats criminels sans désignation de coupable, donc sans malignité intentionnelle, rentrent les cas suivants :

Observation XVIII

DUPRÉ.— Cours de Médecine légale et de Psychiatrie.

Bulletin Médical, 1905.

Le Baron de X..., rentrant chez lui un soir, fut fort étonné et ému de trouver, gisant dans un fauteuil du salon, sa femme sans connaissance apparente et le cou étranglé par une ficelle. Toute lumière était éteinte et un grand désordre régnait dans l'appartement : les bibelots jonchaient le sol, etc... L'alarme fut donnée, on s'empressa autour de la victime, qui, reprenant ses sens, raconta que deux bandits masqués avaient pénétré dans l'appartement, l'avaient terro-

risée, s'étaient emparés de son trousseau de clefs, et s'étaient enfuis après avoir dérobé dans un secrétaire deux mille francs et des bijoux de grande valeur.

L'enquête établit que personne n'avait vu ni entrer ni sortir les voleurs, et qu'aucune trace d'effraction n'existait nulle part. La fille de la victime, M^{lle} de X., couchant dans une chambre voisine du salon, n'avait rien entendu de la soirée, et n'avait été réveillée que par les cris de son père, appelant au secours à la vue de sa femme évanouie. La porte de la chambre de la jeune fille avait été fermée à clef du côté du salon. De plus, le soir du drame, la domestique avait reçu l'ordre de préparer le dîner de bonne heure et la permission de sortir ; et ce soir était précisément celui où le maître de la maison dîne régulièrement au dehors.

Interrogée à plusieurs reprises par le commissaire de police, la baronne de X... maintint énergiquement ses déclarations. Quelques jours après, elle finit par avouer qu'elle n'avait été victime d'aucun attentat, et que, pour des raisons qu'elle ne s'expliquait pas, elle avait simulé l'agression et le vol.

Les journaux avaient publié quelques jours auparavant le récit d'un cambriolage d'appartement par des hommes masqués, en Belgique. Il est probable que la lecture de ce fait divers avait ému M^{me} de X... et avait ainsi amorcé chez elle l'autosuggestion de simuler le dramatique attentat.

Observation XIX

VIBERT. — *Société de médecine légale*, 1893. Résumé.

Rentrant chez elle après une demi-heure d'absence, une dame Z... trouva la porte de son appartement ouverte, et, dans la chambre, sa bonne, une demoiselle X... agée de vingt-huit ans, étendue à terre, bâillonnée, les mains et la figure en sang. La victime raconte qu'en rentrant dans la chambre à coucher, elle a surpris un homme, dont elle donne le signalement, occupé à fouiller dans l'armoire à glace ; cet homme s'était jeté sur elle, l'avait terrassée, bâillonnée, puis avait disparu.

L'enquête établit l'impossibilité de l'attentat et l'absence du vol ; une trentaine de louis, enfermés dans une bourse, furent retrouvés éparpillés au milieu du contenu bouleversé de l'armoire. Le sang venait du nez et de quelques égratignures. Le soi-disant bâillon était un linge

que serrait entre ses dents la victime. De plus, le désordre qui régnait dans la chambre était singulier : tous les sièges, sans exception, et tous les meubles maniables étaient renversés la tête en bas, mais en conservant à peu près leur place respective.

Devant les objections qui lui furent faites, la jeune bonne, vers la fin de la journée, déclara que la scène qu'elle avait décrite n'avait pas dû avoir lieu. L'examen médical révéla chez elle des antécédents et des stigmates hystériques, du surmenage récent, de l'oppression anxieuse et de l'amnésie confuse de la scène de l'attentat. L'enquête établit que la malade, un ou deux ans auparavant, avait fait croire à son amant qu'elle était morte et qu'un médecin appelé en toute hâte l'avait trouvée calme et souriante. Le juge d'instruction déclara que le mobile auquel avait pu obéir la fille X... dans ce pseudo-attentat lui échappait complètement.

Ces simulations, tout en révélant des aptitudes mythopatiques constitutionnelles, ont surtout pour but d'occuper l'attention de l'entourage, d'intriguer et de créer un mouvement de sympathie et d'intérêt autour de ces fabulants simulateurs.

Observation XX

(Résumé)

VIBERT. —, *Société de médecine légale*, 1893.

N... porteur de stigmates histériques, loquace et emphatique, qui a toujours mené une existence errante et bizarre est transporté un soir à l'hôpital où il raconte qu'un fiacre, dont il donne le numéro et la couleur des verres, l'a écrasé et que le cocher l'a injurié et frappé de son fouet. Il s'est relevé, vomissant le sang à pleine bouche, s'est traîné à un poste de police et a réclamé du secours. La laparotomie est pratiquée d'urgence.

Pas de renseignements sur l'état des organes abdominaux.

Guérisson. Interrogé par la police le cocher désigné par N... reconnaît avoir passé dans la rue au jour et à l'heure indiqués, mais qu'il n'a connaissance d'aucun accident causé ni par lui, ni par une autre voiture ; il fait remarquer, de plus, qu'une telle scène n'aurait pu passer inaperçue en ce lieu et à cette heure et met N... au défi de trouver un seul

témoin. On n'en trouva pas en effet, et l'instruction, après une minutieuse enquête, fut close par un non-lieu.

Or, le Dr Vibert avait déjà vu le même N... un an auparavant, à l'occasion d'une simulation presque semblable. N... avait prétendu avoir été victime de l'accident de chemin de fer de Saint-Mandé, avoir vomi plusieurs cuvettes de sang, etc... Transporté à Saint-Antoine, il en sortit au bout de quelques jours, prétendant toujours souffrir de graves lésions internes. Il réclamait à la Compagnie une grosse indemnité et au Ministère de l'Intérieur une récompense, pour avoir contribué au sauvetage des victimes en oubliant ses propres blessures.

L'enquête ne put prouver que N... se trouvait dans le train, ni même à Saint-Mandé au moment de la catastrophe.

L'affaire n'eut pas de suite.

Ici, outre les caractères énumérés plus haut, intervient l'intérêt qui met en jeu toute cette activité mythique.

Cette observation montre aussi que l'acceptation de graves opérations chirurgicales peut faire partie chez certains malades du plan de l'œuvre mythopathique.

L'observation d'un malade que nous avons suivi avec M. Dupré, dans son service de l'Hôtel-Dieu annexe, et dont l'histoire avait été publiée par MM. Thoinot et Mosny sous le titre de : « Un laparotomisé par persuasion », nous fournit un exemple frappant de ce genre de manifestation mythopathique :

Le sujet s'est fait trois fois ouvrir le ventre pour une prétendue péritonite tuberculeuse qu'il simule avec du tympanisme abdominal, des douleurs, des troubles digestifs, etc. Tout le monde s'accorde à considérer cet homme comme un hystérique ; or nous l'avons vingt fois surpris en flagrant délit de mensonge intentionnel et lui avons fait simuler à notre gré non seulement toutes les formes classiques de l'hystérie, telle qu'une hémianesthésie complète mais qu'une piqûre imprévue pratiquée sous les draps surprenait en défaut, etc..., etc..., mais encore des syndromes atypiques et contradictoires qu'il organisait, suivant

les pièges qu'on lui tendait, pour le plaisir de nous tromper et de se rendre intéressant aux yeux du service.

L'existence des quelques phénomènes organiques autour desquels gravite le plus souvent toute cette symptomatologie mythique montre la connaissance profonde de ces états exprimée dans cet aphorisme de Lasègue : « On ne simule bien que ce que l'on a ». C'est en effet le plus souvent sur une épine organique, reliquat parfois d'une affection ancienne, que le mythopathe organise tout le processus observé.

A cette catégorie appartiennent les fausses polyuries, les fausses hyperhidroses, les douleurs sciatique ou autres, les hématomésés ou hémoptysies simulées avec tant d'art et sans intérêt direct. Beaucoup de ces sujets sont taxés d'hypochondrie par des médecins qui n'aperçoivent pas la cause objective de leurs souffrances. Certains de ces malades se recrutent parmi les infirmiers et surtout les infirmières.

Ces simulations mythopathiques de maladies, allant jusqu'à une véritable *folie opératoire*, ne sont pas inspirées au sujet par les nécessités pressantes ou majeures de l'intérêt personnel mais par le besoin inhérent à cette variété de malades d'occuper l'entourage et d'être plaints.

Le degré de *malignité* dont ils font preuve ainsi constitue un nouveau caractère de cette simulation. Il est en effet remarquable de voir combien ces sujets sont heureux de tromper le personnel soignant ; c'est là pour eux une véritable jouissance dont il leur arrive de faire partager les charmes à ceux de leurs camarades qu'ils choisissent pour confidents. Mais que le sourire de quelque étranger, survenant au cours d'un examen pratiqué sur ces malades, leur fasse soupçonner que l'entourage n'est pas dupe de leurs manœuvres, et que, dépistés, ils servent en quelque sorte de sujets d'expérience, ils disparaissent immédiatement.

Ce besoin de duperie et de mystification inhérent à ces

mentalités est bien mis en lumière dans un autre ordre d'idées par l'observation suivante :

Observation XXI

DALLY. — *Annales médico-psychologiques*, 1877.

Une jeune fille annonce qu'elle va mourir tel jour, à telle heure ; au jour annoncé elle fait la morte, résistant avec une étonnante force de volonté à toutes les excitations employées pour la sortir d'un état en apparence cataleptique ou comateux. Puis, après trois jours de cette comédie, elle se lève, s'habille, prétend sortir d'un rêve et jouit de la stupéfaction de sa famille et des assistants. Pressée de questions par son médecin, elle avoue qu'elle a joué la comédie et qu'elle n'a jamais été aussi heureuse que pendant qu'elle assistait aux efforts, aux menaces, aux prières de son entourage.

Dix autres scènes plus ou moins variées, plus ou moins intenses, se sont produites depuis, et cependant cette jeune fille a tout ce qu'on appelle les qualités de l'esprit et du cœur.

Avec ce degré de malignité, nous arrivons à la simulation effectuée dans un but *pervers* : ce sont les hétéroaccusations ou autohétéroaccusations analogues aux faits étudiés précédemment mais auxquels vient s'ajouter un *simulacre* des attentats ou crimes imputés. Ces malades déploient là encore une aptitude innée, une ténacité, parfois absolument remarquables, et là encore il est besoin de toute l'attention des magistrats, guidés par les conclusions d'experts rompus avec ces manifestations mythopathiques, pour éviter de graves erreurs judiciaires.

L'observation suivante en est une preuve :

Observation XXII

P. GARNIER. — Les hystériques accusatrices. *Bulletin médical*, 1903.

Une jeune fille de vingt-deux ans Louise G..., domestique chez des cultivateurs des environs de Paris, fut trouvée dans la matinée du

16 avril 1901, étendue sans mouvement sur son lit. Elle émettait des plaintes confuses et portait à la partie antérieure du cou une plaie transversale peu profonde ; sa chemise était tachée de sang, ses pieds étaient liés et une corde enserrait son cou. La porte de la chambre était fermée intérieurement, la fenêtre était ouverte et les carreaux en étaient brisés. Il semblait bien que le malfaiteur avait suivi cette voie pour pénétrer dans la chambre et s'enfuir, son forfait une fois consommé.

Dès qu'elle parut en état de parler, Louise G... fut invitée à fournir des indications sur le drame. Tout en continuant à gémir, elle raconta péniblement qu'elle avait été victime d'un viol et d'une tentative d'assassinat... Un homme masqué, vêtu d'une redingote, coiffé d'un chapeau demi-forme, avait pénétré en pleine nuit, dans sa chambre, par la fenêtre... Réveillée en sursaut, saisie d'effroi, elle n'avait pas eu le temps de crier à l'aide que déjà l'individu masqué s'était jeté sur elle, lui mettant la main sur la bouche, lui couvrant la tête avec l'oreiller... Puis il avait sorti de sa poche une bouteille qui devait contenir un narcotique. A peine ce flacon avait-il été placé sous ses narines qu'elle perdait connaissance, etc. etc. Une enquête fut ouverte, mais, bientôt, de nombreux indices décelèrent vite la supercherie et des demi-aveux furent obtenus. Louise G... s'était blessée et attachée afin de faire croire à un attentat. Le but de cette simulation ? Un jeune homme, en dépit de ses avances, avait fait le dédaigneux à son égard... Sans le désigner tout d'abord très nettement, Louise G... donnait vite à comprendre que l'agresseur ne pouvait être que lui.

De père et mère inconnus, Louise G... est une fille de très petite taille, d'allure timide et gauche, de mise simple et sans apprêts, de physionomie ingrate et d'intelligence bornée ; c'est avant tout une dégénérée très faible d'esprit.

Le roman élaboré par ce cerveau en quelque sorte infantile ne devait être qu'un produit mort-né. Louise G... fut dirigée par moi sur l'asile Sainte-Anne où j'eus l'occasion de l'observer longuement dans le service de M. Magnan.

Comme on le voit la vengeance a été ici le mobile de ce raptus mythopathique qui réunit dans sa symptomatologie différents des éléments rencontrés déjà au cours de cette étude : dramatique mise en scène, fabulation active, automutilation, hétéroaccusation, rien ne manque à ce tableau.

Ces hétéroaccusations mythopathiques se retrouvent

dans l'histoire. A l'heure actuelle, parmi les peuples civilisés, le développement des moyens de contrôle s'est considérablement accru avec les progrès de l'instruction et la diffusion de la science ; il n'en a pas toujours été ainsi et combien d'exemples sont fournis par tels ou tels procès célèbres échaffaudés sur les accusations de débiles mythopathes d'autant plus dangereux qu'ils évoluaient dans un cadre particulièrement riche en superstitions et en croyances au merveilleux ! Sans nous attarder aux procès de sorcellerie qui nous fourniraient bon nombre de cas intéressants par les terribles conséquences qu'avaient la plupart de ces dénonciations, nous citerons, dans un passé plus rapproché, comme un des plus classiques à cause du retentissement qu'il a eu et des déplorables conséquences judiciaires qu'il a entraînées, le cas de Mlle de Morel :

Gelle-ci en 1835 accusa le lieutenant de La Roncière d'une tentative de viol dont elle simula dans sa chambre la mise en scène nocturne et dramatique et dénonça la criminelle horreur à sa famille, aux magistrats et devant le tribunal. Le malheureux lieutenant complètement innocent fut condamné à dix ans de réclusion, effectua sa peine entière à Clairveaux et ne fut réhabilité qu'en 1849.

Nous ne nous étendrons pas sur l'étude de certains simulateurs qui mettent au service d'intérêts de première importance de véritables aptitudes mythopathiques constitutionnelles. La simulation de la folie en est une forme fréquente avec toutes ses manifestations démentiellles. Certains accusés par exemple font preuve dans cet ordre d'idées de dispositions extraordinaires qu'il est difficile d'interpréter autrement qu'en leur supposant une tendance innée de l'esprit vers l'activité mythopathique. Mais souvent c'est un acte épisodique qui ne rentre pas absolument dans le cadre de notre étude par le fait de l'intérêt considérable s'y rattachant, cause principale, venue, en quelque sorte accidentellement, mettre en jeu les données d'une prédisposition peut-être existante.

ASSOCIATIONS MORBIDES

Dans ces diverses manifestations de la débilité intellectuelle affective et morale interviennent, nous l'avons vu, la vanité, la malignité, et la perversité. Elles constituent autant de complications du syndrome mythopathique, tout en lui étant en quelque sorte inhérentes. Elles caractérisent par leur intervention ses formes principales, leur donnant par leur présence tantôt isolée, tantôt simultanée, telle ou telle symptomatologie. Nous avons vu en effet comment, graduellement, avec ces éléments de plus en plus anormaux, des sujets doués de la même activité mythique variant dans ses effets avec la culture intellectuelle de chacun, parviennent à des syndromes dont la complexité est fonction des différents degrés d'amoralité ; véritables complications venant assombrir le pronostic de l'affection mentale primitive.

A ces *associations fondamentales* il faut en ajouter d'autres susceptibles de venir encore compliquer cette évolution. C'est ainsi que l'on observe des rapports étroits entre les processus mythopathiques et les phénomènes *hystériques*, qu'ils coïncident ou se succèdent dans leurs manifestations. Les caractères qui permettent d'établir, comme nous le verrons ultérieurement, quelque distinction entre les deux syndromes, peuvent se combiner et donner lieu à de véritables formes compliquées analogues à celles présentées dans plusieurs des observations précédemment citées. La clinique neurologique, mais surtout la clinique médico-légale et la clinique pénitentiaire, fournissent de ces cas hybrides

où l'observateur le plus averti ne peut faire dans la psychogenèse des accidents, le départ de l'hystérie et de la simulation.

L'intervention de certaines démences, se greffant sur le terrain prédisposé que présentent les dégénérés mythomanes, peut aussi venir compliquer l'entité morbide en lui apportant l'appoint de leurs productions plus ou moins systématisées.

Il en est de même de certaines *intoxications* épisodiques ou chroniques susceptibles elles aussi d'apporter leur élément d'activité propre à l'état constitutionnel ; nous en avons vu des exemples.

PRONOSTIC

De ces associations morbides dépend étroitement le pronostic de la mythopathie. Ces éléments doivent être puisés dans les caractères mêmes des manifestations pathologiques de l'affection.

Relativement bénin chez l'enfant lorsque, sur la limite de l'activité mythique physiologique, la mythopathie n'indique qu'un certain degré de persistance d'un état primitivement normal, ce pronostic s'assombrit progressivement avec l'âge et l'intervention des associations, stigmates d'une dégénérescence plus active.

Le caractère de suggestibilité du sujet, essentiellement variable avec l'âge et intervenant d'une façon plus ou moins effective selon la puissance éducatrice, explique l'importance de ce facteur.

Lorsque la mythopathie, définitivement constituée, ne se manifeste que sous les formes d'altération de la vérité, elle ne comporte pas de trop sombres conséquences. Il en est de même du mensonge simple ou même associé à la ~~fabu~~lation sous forme de hablerie fantastique.

Néanmoins dans cette forme intervient déjà le danger social constitué par ces malades surtout au point de vue médico-légal.

Aux stades plus avancés le pronostic comporte des éléments qui viennent ajouter chacun son appoint de gravité.

Au point de vue somatique les épisodes d'automutilation et dans le même ordre d'idées le fait que certains sujets,

dont nous avons vu les observations, ne reculent pas devant le danger d'opérations chirurgicales pratiquées sur eux, pour satisfaire leur activité mythopathique, implique aussi toutes réserves. De plus certains de ces malades deviennent, par un phénomène d'autosuggestion facile à concevoir, de véritables impotents, incapables de gagner leur vie.

Mais s'il en est qui deviennent ainsi, non seulement des *inutiles*, mais encore des êtres *à charge à la société*, il en est qui ne se cantonnent pas dans ce rôle passif, et qui, actifs dans leurs manifestations, deviennent un véritable *danger social*. A cette catégorie appartiennent la foule des vagabonds, des escrocs, des perversis génitaux et surtout des hétéroaccusateurs.

Le pronostic est donc fort complexe de par la multiplicité des éléments qui le composent. Le mythopathe constitue avant tout un individu éminemment *dangereux* pour la société, ou au moins susceptible de le devenir.

DIAGNOSTIC

De l'étude clinique précédente découlent les éléments qui permettront de reconnaître la mythomanie « *tendance pathologique plus ou moins volontaire et consciente au mensonge et à la création de fables imaginaires* ».

Comme nous l'avons vu ces créations imaginaires s'extériorisent sous forme soit de récits oraux ou écrits, soit de simulations d'états anormaux qu'on peut considérer comme des mensonges objectifs, des fables en action. C'est par la collaboration inégale de l'erreur spontanée et provoquée, du mensonge et de l'activité subjective de l'imagination créatrice, que la mythomanie aboutit à la genèse des situations que nous avons rencontrées. La présence de ces caractères auxquels viennent s'ajouter les différents éléments de vanité, de malignité ou de perversité, l'examen du degré de débilité et de dégénérescence mentales du sujet, constituent autant de facteurs du diagnostic positif.

Quant au diagnostic différentiel, il ne présente pas le plus souvent de grandes difficultés. On éliminera facilement les altérations de la vérité fonctions de certaines formes d'*aliénation mentale* dont l'essence même est de rompre le lien logique qui rattache l'individu à son milieu. Bien des formes de vésanie ou de démence sont en effet susceptibles d'entraîner les malades à altérer la vérité, à créer de toutes pièces des situations imaginaires et à vivre des romans d'origine purement subjective. La plupart des processus psychopathiques, dont les éléments sont représentés par la

stupeur, la *confusion mentale*, l'*amnésie*, le *délire hallucinatoire* et *onirique*, livrent notre personnalité au jeu désordonné des opérations mentales les plus illogiques et les plus absurdes. Il en est de même de la déviation logique des *psychoses systématisées*, du *déséquilibre émotif* et *volontaire* des états de *doute* et d'*obsession* qui constituent autant de facteurs pathologiques d'erreurs sensorielles et de mythes absolument étrangers au cadre de la mythomanie et dont le diagnostic de cause sera facilement posé.

Certains *états mélancoliques* peuvent se traduire par des phénomènes d'autoaccusation qui seront distingués des manifestations mythopathiques de même ordre. Les mélancoliques sont des *délirants* ; les mythomanes ne *délirent pas* : conscients de la fausseté de leurs déclarations, ils sont lucides, s'appliquent à donner la plus grande vraisemblance à leurs assertions, déploient avec artifice et quelque ingéniosité toutes les ressources de leur imagination pour démontrer leur culpabilité. Tandis que le mélancolique autoaccusateur est *sincère*, le débile est *menteur*. Le premier, convaincu de sa faute, se confesse en coupable anxieux, le second, conscient de son mensonge, narre en mystificateur plus ou moins habile, indifférent et, le plus souvent même, satisfait ou glorieux, de l'acte criminel.

Dans les *états de rêve*, comme le dit M. Dupré, l'essor anarchique de l'imagination libérée de toute contrainte, aboutit à des créations fantastiques dont la croyance s'impose à l'esprit du dormeur dépourvu de contrôle, de critique et de volonté. Ces états de rêve que l'on rencontre surtout dans les psychopathies toxiques, dans le syndrome de Korsakow, dans le morphinisme chronique et dans le somnambulisme, sont des processus d'autosuggestion imaginative ; les créations de l'esprit, par suite de leur intensité anormale et de la faiblesse des éléments correcteurs, arrivent à s'imposer à la croyance du sujet. Ces états qui prédis-

posent au mensonge et à la fabulation seront néanmoins distingués grâce à leurs caractères propres.

Il en sera de même des *idées fixes post-oniriques* si bien étudiées par Régis et de la *presbyophrénie* de Wernicke dans lesquelles l'activité intellectuelle se manifeste par une incessante confabulation.

Le mensonge et la simulation *épisodeques* seront aussi distingués de la mythomanie avec laquelle ils ne cadrent pas plus que les épisodes de peur, de paresse ou de colère avec la phobie, l'aboulie ou la fureur. Il est en effet des mensonges et des simulations nécessités par l'instinct de la conservation ou les divers sentiments altruistes de la vie sociale. On distinguera donc facilement le sujet qui, sous des influences cupides ou passionnelles, devient *épisodequement un menteur* de celui qui, *né mythomane*, manifeste dans les occasions les plus diverses, sans utilité le plus souvent, parfois même contre son intérêt, les tendances mythopathiques. Dans un cas le phénomène psychologique normal est motivé, épisodique et proportionné à sa cause, au contraire dans les cas qui nous intéressent le phénomène psychologique morbide se montre non ou insuffisamment motivé, persistant dans sa durée, et disproportionné dans son intensité.

Néanmoins entre le *mensonge-moyen*, épisodique, et le *mensonge-tendance*, habituel, existent des affinités qui expliquent toutes les transitions : l'emploi facile et fréquent du premier trahit la tendance au second, car la loi du moindre effort incline l'homme à utiliser dans la lutte pour la vie l'arme qu'il manie le plus aisément. Si cette arme est le mensonge, la formule psychique du sujet est plus ou moins entachée de mythomanie.

Il est une autre affection, souvent associée au syndrome mythopathique, dont le diagnostic différentiel présente de grandes difficultés : c'est l'*hystérie*.

On constate en effet, comme nous l'avons vu dans plusieurs des observations citées, des rapports étroits de coïncidence ou de succession entre les manifestations de la mythomanie et les accidents de l'hystérie. Ces deux syndromes ont pour caractère commun la simulation provoquée ou spontanée d'un fait inexistant en lui-même. Chez l'hystérique le fait simulé appartient le plus souvent à l'ordre pathologique, il s'objective avec la complicité synergique de l'esprit et du corps sous forme d'un syndrome névropathique ; chez le mythomane le fait simulé, d'ordre beaucoup plus général, s'objective de préférence par le langage, mais avec la collaboration étroite de toutes les autres activités organiques, sous forme d'une fable plus ou moins compliquée.

Il est difficile d'accepter la distinction cependant si communément admise, basée uniquement sur la conscience : la manifestation paraît-elle inconsciente et involontaire, elle est dite hystérique ; dictée par un sentiment plus ou moins intéressé, paraît-elle consciente et volontaire, elle appartient à la simulation. Dans les deux cas intervient un processus *d'autosuggestion* où il est le plus souvent impossible de faire la part de la conscience et de la volonté ; aussi nous en tiendrons-nous au seul caractère émis plus haut, fondé sur la qualité des faits.

Ce caractère, qui parfois peut donc être considéré comme un élément de diagnostic, ne permet cependant pas de dissocier d'une façon absolue les deux syndromes. Si la mythomanie peut en effet se rencontrer chez des sujets absolument indemnes des stigmates de la névrose, la réciproque ne saurait exister et, il n'est guère de phénomènes hystériques, dans lesquels l'élément mythopathique, tel qu'il a été défini, n'entre en jeu d'une façon indiscutable. *L'hystérique est donc mythomane* dans la plupart de ses manifestations.

Quant à l'épilepsie c'est exceptionnellement qu'elle se traduit par des épisodes mythiques. En ce cas l'examen minutieux du malade mettra en présence des accidents de la névrose : crises, fugues ou équivalents morbides ; le caractère nettement inconscient des phénomènes, l'amnésie qui en est le propre, feront soupçonner l'épilepsie.

En Résumé nous reconnaitrons comme mythomanes « les sujets constitutionnellement enclins à organiser par leurs paroles, leurs écrits ou leurs actes, des fictions plus ou moins fréquentes ou prolongées, à tromper ainsi leur entourage sous l'influence de mobiles eux-mêmes pathologiques, et à traduire enfin par cette aptitude élective au mensonge, à la simulation et à l'invention romanesque, une tendance d'action et une forme d'esprit que désigne le terme de mythomanie ou de mythopathie » (DUPRÉ).

TRAITEMENT

Le traitement de l'état mythopathique est essentiellement ingrat.

Chez l'enfant, il doit être d'abord *préventif* : l'éducation peut avoir ici parfois un rôle efficace ; elle doit mettre l'enfant à même de s'approprier tant dans le domaine sensoriel que dans le domaine psychique, les moyens de contrôle et de comparaison que l'humanité lui a légués par sa longue expérience à travers les âges. Cette éducation devra aussi prévoir l'éveil de certains appétits, sexuels ou autres, susceptibles de provoquer l'apparition des tendances vicieuses dont nous avons vu l'importance pathogénique. C'est ici qu'interviendra le facteur fourni par la suggestibilité de l'enfant qui le met sous l'étroite dépendance de l'élément éducateur. La suggestion dont nous avons vu les conséquences considérables dans le processus de l'affection aura ici un rôle de thérapeutique préventive.

Avec les formes d'amoralité où viennent s'associer chez les petits dégénérés vicieux de multiples perversions des instincts et des appétits, nous entrons dans le domaine de la rééducation psychique malheureusement très limitée dans ses effets et dont les termes ont été arrêtés par nombre d'auteurs, tels que Bourneville et Voisin ; l'élément mythopathique ne nécessite pas ici de nouvelle intervention.

Quant aux débiles adultes, chez lesquels les manifestations mythopathiques ne comportent pas de facteurs pervers dangereux pour eux ou pour la société, le seul traitement

rationnel consisterait en abstention de toute *intervention toxique* susceptible d'exagérer le syndrome et en une orientation logique du sujet vers une profession qui ne le mette pas en face de situations équivoques pour sa mentalité débile.

En présence de mythopathes actifs, *dangereux pour eux et la société*, après avoir éclairé les autorités et l'entourage du malade sur ses tendances, le médecin devra dans certains cas demander *l'internement* dans un but non de thérapeutique mais de *protection*.

Comme on le voit le traitement de la mythopathie qui peut être parfois préventif chez l'enfant est surtout *prophylactique*, l'entité une fois constituée. *On doit mettre avant tout le mythomane dans l'impossibilité de nuire.*

CONCLUSIONS

Conclusions cliniques.

I. — La mythomanie *physiologique* chez l'enfant normal, où elle est mieux dénommée *activité mythique*, devient *pathologique* chez l'enfant anormal et chez l'adulte par sa *persistance*, son *intensité* et ses *associations morbides*.

C'est chez l'*adolescent*, à l'âge où le sujet, sur les limites de l'enfance, met au service de l'activité mythopathique, excitée par la fanfaronnade et l'appétit de notoriété, le développement de ses facultés intellectuelles, que le syndrome revêt les types cliniques les plus variés et les plus riches.

Les *femmes* et surtout les *petites filles* sont beaucoup plus prédisposées que les hommes et les petits garçons aux manifestations mythopathiques.

II. — La mythomanie revêt plusieurs formes cliniques :

L'*altération de la vérité* consiste en déformation des faits réels, ou addition de faits imaginaires.

La tendance spontanée et constante au *mensonge* continue la série ascendante des manifestations mythomaniacales.

La *simulation*, associée du reste au mensonge, constitue en quelque sorte un des procédés employés par le mythomane pour parvenir à la forme la plus haute et la plus intéressante : la *fabulation fantastique*.

Cette dernière qui varie dans ses manifestations d'après les ressources intellectuelles du sujet, est dirigée par les tendances morbides qui s'associent à l'activité mythique. Ces tendances morbides sont : la *vanité*, la *malignité*, la *perversité*;

d'où la distinction des variétés : vaniteuse, maligne, perverse de la mythomanie.

La forme *vaniteuse* comprend la hablerie fantastique, l'autoaccusation criminelle, les simulations diverses.

La forme *maligne* se traduit par les mystifications les plus variées, l'hétéroaccusation par calomnies, ou fausses dénonciations d'attentats criminels, parfois simulés.

La forme *perverse* est lubrique avec les perversis génitaux, cupide avec les escrocs.

Une catégorie intéressante est la *mythomanie errante* qui est caractérisée par l'association à l'activité mythique sous ses différentes formes (hablerie, simulation, etc.) de la tendance au vagabondage, c'est-à-dire de la tendance constitutionnelle à errer. Les sujets sont des mythomanes errants, des fabulants actifs, poussés par l'envie non seulement de forger, mais encore de vivre des romans d'aventures. La forme infantile de cette variété mythopathique crée les *petits Robinsons*, les jeunes trapeurs; la forme adulte crée les *vagabonds* de toutes les classes, depuis certains types de chemineaux jusqu'à certains types d'aventuriers.

III. — L'étude des faits démontre l'association très fréquente de la mythomanie et de l'hystérie. Nous avons montré que ces deux syndromes, quoique liés par d'étroites affinités, ne doivent point cependant être confondus et que le procès critique de l'hystérie s'éclaire singulièrement par la notion de la mythomanie.

Conclusions médico-légales.

I. — La mythomanie a une importance médico-légale de premier ordre.

Le témoignage de l'enfant doit toujours être considéré comme extrêmement *suspect*. Que ce témoignage ait lieu devant le juge d'instruction ou le tribunal, il faut toujours

savoir qu'il peut être la *récitation* d'une leçon apprise par cœur ou l'œuvre de la *suggestion étrangère* imposée par l'entourage, les parents ou les magistrats eux-mêmes.

II. — L'histoire médico-légale des mythomanes adultes montre que nombre des situations judiciaires des plus regrettables dans leur développement ou leur issue auraient pu être évitées si la notion de la mythomanie était plus familière aux magistrats.

III. — Dans toutes les affaires, où l'on peut soupçonner l'intervention de la mythomanie, l'*expertise médico-légale* s'impose pour mettre en évidence l'inanité de la plupart de ces romans criminels, démontrer leur fondement pathologique et apporter ainsi aux magistrats la solution médico-légale du problème judiciaire.

IV. — La plupart des mythomanes sont des *malades à isoler* ou des infirmes qu'il faut soustraire par un *internement définitif* à la société dont ils compromettent l'ordre et la sécurité.

Vu :

Le Président :

JOFFROY.

Vu :

Le Doyen :

DEBOVE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- BABINSKI. — Définition de l'Hystérie. *Compte rendu de la Société de Neurologie*, nov. 1901.
- BALLET G. — *Revue de psychiatrie*, 1903. *Bulletin de la Société médico-psychologique*, 1903.
- DALLY. — Délire malicieux. *Annales médico-psychologiques*, 1877.
- DELBRUCK. — Die pathologische Lüge. Stuttgart, 1903.
- DESJARS. — Les récits imaginaires chez les Hystériques, *Thèse*, Paris, 1899.
- DEMOOR. — *Années psychologiques VII et X*.
- DUPRAT. — Le mensonge, 1903.
- DUPRÉ. — Les auto-accusateurs au point de vue médico-légal. (*Rapport au Congrès de Grenoble, 1902*) *Bulletin de la Société de Médecine légale*, février et juin 1903.
- La mythomanie. — *Clinique des maladies mentales*. (Institut de médecine légale et de psychiatrie), in *Bulletin médical*, mars et avril, 1903.
- Le vagabondage. — *Clinique des maladies mentales. Leçons faites à Sainte-Anne*. (Institut de médecine légale et de Psychiatrie, 1906.) *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière et médecine légale des Aliénés*, 1906.
- GARNIER. — Les hystériques accusatrices ; in *Bulletin de l'Académie de médecine*, 1903 ; *Bulletin médical*, 1903.
- GRASSET. — Spiritisme devant la Science, 1904.
- KRAEPELIN. — *Lehrbuch der Psychiatrie*, Leipzig, 1904.
- LASÈGUE. — Les hystériques, leur perversité, leurs mensonges. *Annales médico-psychologiques*, 1881.
- LAURENT. — Etat mental des hystériques d'après les théories psychologiques actuelles (*Archives cliniques de Bordeaux*, sept. 1892).
- LEGRAND DU SAULLE. — Les hystériques. Etat physique et mental. Paris, 1883. *Traité de médecine légale*, 1886.
- MANET. — L'autohéroaccusation chez les hystériques. Paris, *Thèse*, 1903.

MOTET. — *Bulletin de la Société de médecine légale*, 1898.

ODARD. — Le délire d'auto-accusation, *Thèse*, Bordeaux, 1900.

PAREAU. — Les dégénérés hystériques au point de vue médico-légal, *Thèse*, Bordeaux, 1899.

PHILIPPE J. et PAUL BONCOURT. — Les anomalies mentales chez les hystériques, Paris, 1905.

PHILIPPE J. — Les petits vagabonds, Paris, 1905.

RÉGIS. — *Discussion du rapport de M. Dupré. Congrès de Grenoble*, 1902. *Traité de Psychiatrie*, 1906.

TISSIÉ. — Les hystériques migrants, *Thèse*, Bordeaux, 1897.

VALLON. — *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1898. *Rapport au Congrès de Marseille*, 1899.

VIBERT. — *Bulletin de la Société de Médecine légale*, 1893.

VIGOUROUX et JUQUÉLIER. — Etude sur la contagion mentale.

Paris. — Imprimerie F. LEVÉ, rue Cassette, 17.
